

'KANT

ESSAI
POUR
INTRODUIRE EN PHILOSOPHIE
LE CONCEPT
DE GRANDEUR NÉGATIVE

BIBLIOTHÈQUE DES TEXTES PHILOSOPHIQUES

DIRECTEUR : HENRI GOUIER

EMMANUEL KANT

ESSAI

POUR

INTRODUIRE EN PHILOSOPHIE

LE CONCEPT

DE GRANDEUR NÉGATIVE

Traduction, introduction et notes par
Roger KEMPF

Préface de G. CANGUILHEM
Inspecteur général de l'Instruction publique

Seub. PARIS
LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN
6, PLACE DE LA SORBONNE (V^o)

1919

MEC. UFRN. BIBLIOTECA CENTRAL

4715/AS

Nº da chamada

375/2/79

registro

16

Fornecedor

Gerardo Pantoja Bezerra

Forma de aquisição

compra

2228/78

Empenho

30900

proj

Sistema 165922

PREFACE

Grâce en particulier aux soins de M. Vrin, la liste des œuvres de Kant accessibles aux lecteurs ignorants de la langue allemande s'est beaucoup allongée ces dernières années. La traduction par M. Roger Kempf de l'Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative vient enrichir d'un texte précieux une collection réputée. M. Kempf, étudiant en philosophie à l'Université de Strasbourg, avait souhaité consacrer son diplôme d'études supérieures à mettre en lumière l'importance de l'Essai, importance plusieurs fois signalée, en France notamment, mais trop brièvement selon lui. Sur les conseils de mon collègue Jean Hyppolite et de moi-même, M. Kempf voulut bien tenter de donner d'abord une traduction du texte allemand qui pût éventuellement se substituer à l'ancienne traduction de Tissot, souvent oubliée et toujours difficile à trouver. C'est l'ensemble du travail universitaire de M. Kempf, traduction, commentaire, notes explicatives, qu'il nous a demandé de présenter au public philosophique. Naturellement, dans notre pensée comme dans celle de M. Kempf, c'est la traduction de l'Essai qui représente le bénéfice le plus certain de ce travail pour l'ensemble de ses lecteurs possibles. Chacun tirera de l'Essai ce qu'il jugera le meilleur, eu égard à sa propre connaissance de la philosophie kantienne et à l'orientation propre de sa réflexion philosophique.

Nous estimons toutefois que le commentaire de M. Kempf, donné ci-dessous comme introduction,

modeste essai à propos d'un Essai plus illustre, se recommande par des qualités de personnalité dans la recherche du sens et de la portée du texte et aussi de précision dans l'éclaircissement critique telles qu'elles méritaient mieux que l'appréciation favorable d'un jury d'examen.

M. Kempf, par le rapprochement qu'il tente entre la pensée de Kant et certaines thèses relevées par lui chez G. Tarde ou M. Dupréel, souligne l'actualité possible de l'Essai comme matière à réflexion pour une philosophie critique des valeurs. Le texte kantien se trouve donc aurolé, non uniquement peut-être par une illusion de rétrospection, d'une signification qui méritait, selon nous, d'être signalée.

Les problèmes du néant et de la négation ont été repris et leurs solutions renouvelées en France récemment, par des études dont la notoriété nous dispense même d'allusions. Il nous paraît que la confrontation entre ces études-ci et l'Essai kantien est susceptible d'alimenter richement la méditation du philosophe.

Enfin, d'un point de vue plus limité, nous pensons que le travail de M. Kempf constitue un bon exemple de l'espèce de travaux qu'on peut obtenir, à un certain moment de leur formation, d'étudiants cultivés et sérieux. Trop souvent, pour des raisons de fait qu'on doit regretter, les coups d'essai de nos étudiants, même quand ils sont plus qu'une simple formalité scolaire, sont ignorés au profit de prétendus coups de maîtres. Si cette exception pouvait inaugurer une règle, grâce à la compréhension bienveillante de quelques éditeurs, nous sommes certains que la vitalité de la pensée philosophique française s'en trouverait accrue.

G. CANGUILHEM.

INTRODUCTION

à JEAN-PAUL ARON

L'Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative, dont nous donnons ici la traduction, parut en 1763¹. Il appartient, ainsi que *l'Unique fondement possible d'une démonstration de Dieu* (1763) et la *Recherche sur l'évidence des principes de la théologie naturelle et de la morale* (1763)², à la deuxième moitié de la période pré-critique.

Il importe peu de connaître dans quel ordre ont été composés ces trois ouvrages ; V. Delbos estime qu'ils datent de la même époque, et qu'il serait assez arbitraire de supposer que chacun d'eux marque un moment particulier et distinct dans le développement de la pensée de Kant. Nous inclinons cependant à situer *l'Essai* entre la *Recherche sur l'évidence...* et *l'Unique fondement...* (telle est la classification admise par H. Cohen)³. *L'Essai sur les grandeurs négatives* est assurément le plus remarquable des ouvrages de la période pré-critique. Les plus constantes préoccupations de Kant s'y précisent déjà. A la lumière de la

1. Chez J. Kanter, à Königsberg.

Les Actes de la Faculté de Philosophie de Königsberg mentionnent, à la date du 3 juin 1763, *l'Essai d'E. Kant pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative*, avec un supplément sur *l'Hydrodynamique*. (On n'a jamais trouvé trace du supplément susdit.)

J. TISSOT avait déjà donné, en 1862 (dans ses *Mélanges de Logique*) une traduction de *l'Essai...*

2. *Untersuchung über die Deulitchkeit der Grundsätze der natürlichen Theologie und der Moral*.

3. Kuno FISCHER adopte l'ordre suivant : *Essai, Unique Fondement, Recherche sur l'évidence...*, et ERDMANN-ADICKES : *Unique Fondement, Recherche sur l'évidence... Essai*.

physique de Newton il déplore la stérilité de la méthode cartésio-wolfienne et signifie aux fondateurs d'une *ontologie* que les concepts les plus sublils n'abolissent ou n'engendrent jamais un existant, et que depuis Newton l'espace, le temps, le mouvement, ne peuvent plus être ce qu'ils étaient pour Descartes, savoir « des notions pleines qui fournissent immédiatement au monde leur contenu » (Brunschvicg). Rares sont, parmi les philosophes, ceux qui ont lu ou apprécié l'*Essai*. Delbos, Brunschvicg, Mouy, Gilson, Guérout, Jankélévitch en France, ont été les plus perspicaces, malgré ce phénomène trop français que J. Beau-fret baptise : le retard à la traduction.

Nous userons pour plus de commodité dans notre commentaire des abréviations suivantes :

Essai pour introduire en philosophie... : Essai.

Unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu (traduction de Paul Festugière) : U. F.

Recherche sur l'évidence des principes de la théologie naturelle et de la morale : Recherche sur l'évidence...

Critique de la Raison Pure (traduction de A. Tremesaygues et B. Pacaud) : C. R. Pure.

Critique de la Raison Pratique (traduction de F. Picavet) : C. R. Pratique.

L'EXISTENCE

RÉALITÉ ET NÉGATION

« Personne, certes, n'a moins de goût que moi pour ces raffineurs de philosophie qui, dans leurs officines de logique, distillent, subliment, quintessencient à n'en plus finir des notions loyales et bonnes pour l'usage, jusqu'à les réduire en fumées et en sels volatils. »

(KANT, U. F., p. 27.)

A. — *Opposition logique et opposition réelle.*

C'est par la distinction entre l'opposition logique et l'opposition réelle que Kant aborde le problème de l'existence. L'opposition logique ou opposition par la contradiction est une simple négation sans position. Il est logiquement impossible que quelque chose soit à la fois A et non-A : l'opposition logique « consiste à affirmer et à nier quelque chose d'un même sujet. Cette connexion logique est sans conséquence, comme l'énonce le principe de contradiction. Un corps en mouvement est quelque chose. Un corps qui n'est pas en mouvement est aussi quelque chose. Seul un corps qui sous le même rapport serait à la fois en mouvement et au repos n'est rien »¹. Ne connaissant l'opposition que comme une opposition de concepts, la logique est constamment contrainte de la ramener à la seule forme de la contradiction. Or, l'opposition

1. *Essai*, p. 79.

réelle, position d'une détermination positive, nous présente, opposés sans contradiction, deux prédicats d'un même sujet. « Certes une chose détruit également ce qui a été posé par une autre, mais ici la conséquence est quelque chose. » Ou plutôt, la conséquence en est également Rien, mais en un autre sens que dans la contradiction, car ce Rien ou état zéro est tout différent du Rien ou du zéro logique. La résultante de deux forces contraires, qui s'entre-empêchent, est le repos. « Cependant le repos est évidemment possible, d'où il appert aussi que la contrariété réelle est tout autre chose que la contradiction logique, car ce qui résulte de cette dernière est radicalement impossible »². Le zéro n'est pas le rien. La neutralité a ici le sens de stabilité et d'équilibre. Le zéro est l'état du dommage réciproque³. « Le rôle essentiellement conservateur plutôt que destructeur, nullement créateur de l'opposition, se révèle ici », écrit Tarde⁴. (La fameuse « lutte pour l'existence » aurait une vertu d'épuration, et de défense des anciens types).

Ainsi, d'une part l'opposition logique nous présente un quelque chose nié, et n'aboutit qu'à la destruction du contenu (le concept même de la chose disparaît) ; d'autre part l'opposition réelle nous révèle un quelque chose niant et positif. L'opposition logique est la contradiction ou l'inconcevable logique ; l'opposition

2. *U. F.*, p. 42.

3. Voir : *Essai*, p. 106 (les « propositions capitales »).

C. R. Pure, p. 239 ; « les disciples de Leibniz... ne connaissent pas d'autre opposition que celle de la contradiction (par laquelle le concept même d'une chose disparaît) et ignorent celle du dommage réciproque qui a lieu quand un principe réel détruit l'effet d'un autre. » (Remarque sur l'amphibologie des concepts de la réflexion.)

4. G. TARDE, *L'Opposition Universelle*, essai d'une théorie des contraires (Alcan, 1897), p. 25.

Saisissons ici l'occasion de remettre en lumière un ouvrage injustement oublié de Gabriel Tarde. La renommée plus éclatante de Durkheim offusqua cette œuvre extraordinaire où Tarde développe, sans les avoir connues apparemment, les thèses mêmes de Kant.

réelle s'explique parce qu'elle est. Dans le premier cas apparaît le zéro irrationnel, dans le second le zéro rationnel. Cette opposition réelle, inconcevable par la déduction logique, nous est livrée par l'expérience comme un concept inanalysable⁵. « La contradiction réelle trouve place partout où $A - B = 0$, c'est-à-dire partout où une réalité est liée à une autre dans un même sujet et où l'effet de l'une supprime l'effet de l'autre, ce que mettent continuellement sous nos yeux tous les obstacles et toutes les réactions dans la nature »⁶. Kant écrivait dans *l'Unique fondement possible...* que deux réalités, étant des affirmations vraies, ne se contredisent jamais l'une l'autre et que, par conséquent, « elles ne se contredisent pas non plus dans un sujet »⁷. Pour qu'il y ait opposition et contrariété réelle *actuelle*, un minimum d'identité, un sujet est requis. Outre l'existence des forces, l'opposition dynamique implique « une constitution telle du milieu où elles se déploient, que leur combat y soit possible »⁸. C'est pourquoi Kant distingue l'opposition actuelle de l'opposition potentielle ; toutes deux sont réelles, c'est-à-dire distinctes de l'opposition logique⁹. Mais l'opposition réelle actuelle suppose la rencontre en un même sujet des déterminations opposées les unes aux autres. « Car, supposé qu'une détermination se trouve dans une chose, et une autre détermination, n'importe laquelle, dans une autre chose, il n'en résulte aucune opposition véritable »¹⁰. Kant renverse en

5. Que nous retrouvons à la fin de *l'Essai* (remarque générale, pp. 121 et 122).

Remarquons que le concept d'opposition réelle apparaît pour la première fois, en 1759, dans les *Considérations sur l'Optimisme*.

6. *C. R. Pure*, p. 239 ; *U. F.*, p. 41.

7. *U. F.*, p. 41.

8. TARDE, *l. c.*, p. 57.

9. *Essai*, p. 106 ; TARDE, *l. c.*, p. 77. (Opposition centrifuge et opposition centripète.)

10. *Essai*, p. 86, 1.

quelque sorte la proposition V de la III^e partie de l'*Ethique* : « Des choses sont d'une nature contraire, c'est-à-dire ne peuvent être dans le même sujet, dans la mesure où l'une peut détruire l'autre »¹¹.



L'opposition réelle est une opposition dynamique, et les conditions de sa représentation ne nous sont offertes que par la sensibilité. Nous voici donc amenés, pour expliquer l'échec d'un *système intellectuel du monde*, à distinguer entre la *realitas noumenon* et la *realitas phaenomenon*. « Le réel dans les phénomènes peut incontestablement être en opposition avec lui-même et si l'on réunit plusieurs réels dans un même sujet, les effets de l'un peuvent anéantir totalement ou en partie les effets de l'autre ; ainsi, par exemple, deux forces motrices agissant sur une même ligne droite, en tant qu'elles attirent ou poussent un point dans des directions opposées... »¹². S'il n'existe pas de disconvenance dans une réalité qui nous est offerte par l'entendement pur, il n'en est pas de même sur le plan des phénomènes où ce conflit du réel avec lui-même est parfaitement possible, et finalement nécessaire. Dans l'incompatibilité réelle, ce qui est affirmé par un prédicat n'est pas détruit par l'autre ; les deux prédicats sont affirmatifs. Une personne qui aurait envers une autre une dette active de cent florins serait naturellement fondée à recouvrer cette somme. Mais supposons que la même personne ait aussi une dette passive de cent florins ; elle est tenue alors de déboursier cette somme. Les deux dettes réunies forment un capital de zéro, attendu qu'une certaine conséquence n'est pas, c'est-à-dire un capital ; le zéro est relatif et indique simplement qu'il n'y a ni

11. « Nulle chose ne peut être détruite sinon par une cause extérieure. » (*Ethique*, III, prop. IV.)

12. *C. R. Pure*, p. 234 (De l'amphibologie des concepts de la réflexion, § 2 : Convenance et Disconvenance).

argent à déboursier, ni argent à recevoir¹³. Nous écrivons, traduisant arithmétiquement cette opposition réciproque : $+ 100 \text{ florins} - 100 \text{ florins} = 0$.

Kant imagine un navire qui se rend du Portugal au Brésil. Certes, il ne peut se déplacer à la fois dans le sens de l'Est et dans le sens de l'Ouest¹⁴. Mais il est possible que des vents ou des courants marins contraignent sa marche et le fassent divaguer tantôt vers l'Est, tantôt vers l'Ouest. Supposons donc que le vent d'Ouest le contraigne à reculer de huit milles, puis que, sous le vent d'Est, il avance de huit milles. Nous ne pouvons dire que le recul (désignons-le par $- 8$ milles) soit la négation pure et simple de l'avance de $+ 8$ milles. Les deux termes coexistent réellement, car les grandeurs précédées du signe $-$ ne diffèrent aucunement de celles précédées du signe $+$. Les forces que les mathématiciens marquent positivement et négativement sont toutes deux pleinement réelles : « La traduction mathématique de l'écriture et la forme conventionnelle des signes », écrit Brunschvicg¹⁵, « ne sauraient nous dissimuler le caractère des grandeurs qu'ils figurent ; les milles de sens négatif correspondent à un chemin réellement effectué aussi bien que les milles de sens positif ». Le retard, des dépenses supplémentaires, etc., manifesteront concrètement la positivité du recul.

Mais écoutons encore Léon Brunschvicg : « Nulle part Kant n'a fourni une plus grande preuve de génie qu'en allant droit au défaut capital de la logique leibnizienne, tel que devait le révéler la Logistique de nos contemporains, qu'en insistant dans cet *Essai* de 1763, sur l'impossibilité, à partir des seuls concepts positifs, d'opérer le passage à la plus élémentaire des sciences exactes, à l'arithmétique des nombres négatifs, de comprendre comment des lieues marines, parcourues en fait par un navire que le vent contrarie, sont pour-

13. *Essai*, p. 81.

14. *Essai*, pp. 81, 82 et suiv.

15. *Étapes de la Philosophie Mathématique*, p. 258 (N. 152).

tant affectées du signe — dans le calcul de ce qui reste à faire pour atteindre le but du voyage »¹⁶.

La substitution des nombres nombrants aux nombres nombrés exprime remarquablement le premier retour de Kant au *concret*. La physique de Newton a donné le mouvement au nombre ; encore faudra-t-il, ensuite, que la mathématique se porte au-devant de la physique. « Ce sera l'événement décisif de la critique kantienne »¹⁷. Mais déjà nous est suggéré un accord possible, sur le terrain de la mathématique, de la raison et de l'expérience. En 1763, le nombre est définitivement arraché au monde des idéaux.

B. — *La grandeur négative.*

L'univers n'est pas simplement fait d'ombre et de lumière (aus lauter Licht und Schatten), de réalité et de négation...¹⁸. Le principe d'une négation n'équivaut pas à l'absence d'un principe de position, c'est-à-dire à l'absence de réalité. Opposition contient position, et l'idée de position, absolument simple, est identique à l'idée d'être¹⁹. L'ombre n'est pas faite du défaut de la lumière, mais résulte de la position d'un obstacle à la transmission de la lumière²⁰. Leibniz a confondu négation logique et négation réelle : cette efficacité d'opposition, d'obstacle, constitue la grandeur négative : « Une grandeur est négative par rapport à une autre grandeur en tant qu'elle ne peut lui être réunie que par une opposition, c'est-à-dire en tant que l'une fait disparaître dans l'autre une grandeur égale à elle-

16. *L'idée critique et le Système Kantien* (in *Etudes sur Kant*. A. Colin, 1924), p. 145.

17. L. BRUNSCHVIG, *l'Expérience Humaine et la Causalité Physique*, p. 280.

18. *Über die Fortschritte der Metaphysik seit Leibnitz und Wolf* (éd. Hartenstein, 8, p. 544).

19. *U. F.*, p. 25.

20. *Über die Fortschritte...*, p. 544.

même »²¹. Kant hérite la définition du mathématicien Kästner « qui inspira cet essai ». Kästner assure que la grandeur négative peut dépasser la grandeur affirmative (die bejahende übertreffen), car, écrit-il : « La grandeur négative est une grandeur véritable et simplement opposée à celle que l'on considère comme positive »²². D'autre part, la grandeur négative doit être marquée du signe —, si l'affirmative est précédée du signe +²³. Conséquemment, la négation de la grandeur n'est pas, comme le pensait Crusius, la non-grandeur, ni la négation d'un principe un non-principe. Ce qu'il considérait comme non-principe ou comme non-être du principe est au fond le principe négatif ou principe du non-être²⁴. Les non-grandeurs de Crusius sont les grandeurs négatives ; « les grandeurs négatives ne sont pas des négations de grandeurs, comme le lui a laissé supposer l'analogie de l'expression »²⁵. Voilà fondée la supériorité du signe sur le mot²⁶.

Mais les signes n'indiquent nullement des catégories spéciales d'objets qui seraient *positifs* ou *negatifs* ; « + a et — a d'une chose est la grandeur négative de l'autre », écrit Kant. C'est pourquoi nous ne prétendrons pas non plus que le signe — soit essentiellement un signe de soustraction. Car le signe —, dans le cas $9 - 4 = 5$, aussi bien que le signe + dans : $+ 9 + 4 = 13$, expriment une addition. Ne nous laissons pas induire en erreur par une symbolique. Des grandeurs ne sont précédées du signe — que pour marquer l'opposition, « en tant qu'elles doivent être prises en commun avec celles qui sont précédées du

21. *Essai*, p. 83.

22. A. G. KÄSTNER, *Die Anfangsgründe der Arithmetik, Geometrie, ebenen und sphärischen Trigonometrie, und der Perspektive* (Göttingen 1758), art. 94 ; cite par Cantor, *Histoire des Mathématiques*, IV.

23. KÄSTNER, *l. c.*, art. 92.

24. Kuno FISCHER, *Geschichte der neueren Philosophie*, T. 4 (E. Kant und seine Lehre), p. 209.

25. *Essai*, p. 76.

26. Cf. Recherche sur l'évidence..., deuxième considération.

signe $-|$ »²⁷. La seule fonction du signe est de révéler ce rapport d'opposition qui crée la grandeur négative. « Aussi ces deux signes ne servent-ils dans la science des grandeurs qu'à distinguer celles qui, étant rassemblées, se suppriment réciproquement, entièrement ou partiellement, afin premièrement que l'on reconnaisse par là le rapport d'opposition réciproque, et deuxièmement que l'on puisse connaître, après avoir soustrait l'une de l'autre, suivant le cas, à laquelle des deux grandeurs appartient le résultat »²⁸. En sorte que les signes qui précèdent deux opposés n'indiquent nullement que l'un d'eux soit le contradictoire de l'autre, ni que si celui-ci est quelque chose de positif, celui-là en est la pure négation, mais que tous deux au contraire sont pleinement positifs. Le langage nous permet aussi d'éclairer ce rapport : périr, c'est naître négativement, la chute est une ascension négative et le retour un départ négatif. Car « tout ici revient au rapport d'opposition »²⁹.



« Nier A, c'est montrer A derrière une grille. »

(Paul VALÉRY)

Je puis appeler les capitaux des dettes négatives et dire aussi bien des dettes qu'elles sont des capitaux négatifs, m'imaginer débiteur ou créancier. Définir les négations comme des valeurs d'opposition, c'est exprimer la relativité des concepts de négativité et de positivité (l'interchangeabilité des signes $+$ et $-$ l'indique assez nettement). Du moins est-il préférable « d'ajouter le nom de négatif à l'objet auquel on fait surtout attention, quand on veut désigner son opposé réel »³⁰. Car il importe de considérer non le rapport d'oppo-

27. *Essai*, p. 81.

28. *Essai*, p. 82.

29. *Essai*, p. 85.

30. *Essai*, p. 85.

sition lui-même, mais « la relation du résultat de ce rapport au but visé en définitive »³¹, et de se placer dans la perspective d'un conflit de valeurs. Nous comprenons mieux encore la véritable signification des signes + et —, car les valeurs n'étant pas « choses longibles », la soustraction ici n'a pas de valeur. Les valeurs ne composent pas un monde de formes qui attendent leur sujet. La valeur est la valeur choisie, élue et informée par un sujet. En bref, le débat fondamental n'est pas une soustraction, écrit Dupréel, la valeur n'est pas une monnaie de compte : « La valeur résulte d'un fait de promotion qui l'oppose aux valeurs inférieures sans vider celles-ci de leur nature »³², de sorte que la valeur que j'écarte, en la qualifiant de négative, au profit de telle autre, n'en demeure pas moins une valeur³³.

Jaillie de l'intention ou du point de vue, liée à un système de référence, la négation n'est intelligible que sur le plan des valeurs. L'opposition réelle est contraste de valeurs. Les négations ne sont rien, ni rien de pensable : « Ne posez rien que des négations ; alors rien n'est donné, rien de pensable. Les négations ne sont donc concevables que par les affirmations contraires »³⁴. La négation est une tendance qui se définit par une autre tendance, un mouvement opposé à un autre mouvement ; les valeurs sont valeurs de valeurs. Nous ordonnons, préférons, abandonnons dans un sens plutôt que dans un autre. Mais toute affirmation engendre un refus, une résistance ; c'est pourquoi les valeurs s'expriment en termes d'obstacles, et les signes positifs et négatifs ne sont que la résultante d'un choix.

31. *Ibid.* Cf. notre introduction p. 17. (Texte de Brunschvicg (16).)

32. E. DUPRÉEL, *Esquisse d'une Philosophie des Valeurs*. (Alcan, 1939, p. 204.)

33. Voilà la signification du verbe allemand *aufheben*. « Hegel voyait un signe frappant du génie métaphysique de la langue allemande, dans le fait que le même verbe, *aufheben*, signifie indifféremment supprimer ou conserver. » (Gilson, *L'Être et l'Essence*, n. 233.)

34. *U. F.*, p. 43.

N'y a-t-il pas lieu de se demander (et Kant s'en inquiétait dès 1759, en inventant le concept d'opposition réelle), comment deux réalités, c'est-à-dire deux réalités ne présentant que des éléments positifs (toute réalité est positive), peuvent être distinguées ? Ce négatif positif ne se détruit-il pas soi-même ? La négation n'est plus négative, remarque Jankélévitch³⁵. En réponse, Kant esquisse dans *l'Essai* une philosophie des valeurs : l'univers est polarisé, l'activité humaine est valorisée et puissance de valorisation.

C. — Ce que l'Existence n'est pas ; le fait existentiel.

« L'acte d'exister allait reprendre sa place en métaphysique et y revendiquer de nouveaux droits. »

(E. GILSON, *l'Être et l'Essence*, p. 194.)

Kant se devait, après Hume, de supprimer momentanément le Savoir, et de faire sa place à ce je ne sais quoi irréductible à l'ordre de la logique pure. Cette réhabilitation du réel supposait, nous l'avons vu, la reconnaissance de deux plans distincts : celui de l'entendement et celui des phénomènes. Kant refuse aussi bien une intellectualisation des phénomènes qu'une sensualisation, à la manière de Locke des concepts de l'entendement. Leibniz, en identifiant phénomènes et intelligibilia, objets de l'entendement pur, privait les substances de la « composition »³⁶. Le simple n'appartient qu'aux choses en soi³⁷. « On ne pourrait donc pas dire, ajoute Kant, que toutes les réalités s'ac-

35. V. JANKÉLÉVITCH, *Bergson* (pp. 270 et suiv.).

36. C. R. *Pure*, p. 234.

37. « Dans l'intuition sensible où la réalité (p. ex. : le mouvement) nous est donnée, se trouvent des conditions (des directions opposées) dont on faisait abstraction dans le concept du mouvement en général et qui rendent possible une contradiction qui, sans doute, n'est pas logique, puisqu'en effet elles consistent à faire d'une donnée simplement positive un zéro = 0... » (C. R. *Pure*, p. 244, Appendice à l'Analytique des Principes.)

cordent entre elles, par cela seul qu'il ne se trouve aucune contradiction dans leurs concepts. » Leibniz considérait toute la réalité comme pénétrée de raison et par conséquent entièrement pénétrable à la raison. La nature, logique vivante, ne pouvait rien réaliser qui fût contradictoire ou inintelligible³⁸. Il est impossible de comparer les choses entre elles « simplement par concepts ». affirmera Kant, dont la découverte pourrait se résumer ainsi : « Les relations logiques s'établissent entre un concept et un autre concept, alors que les relations réelles sont celles d'un existant avec un autre existant »³⁹. Nous connaissons tout à l'heure que cette ambition de déterminer le réel par des critères purement logiques a été jusqu'à dénaturer la réalité morale. Remarquons toutefois que, même en 1763, Kant ne doute pas de la valeur de la logique formelle ; il n'a dessein que d'en délimiter les frontières (elle empêche la pensée de s'égarer dans l'imaginaire). Il s'agit en somme d'accepter une fois pour toutes que le principe de contradiction n'appartient qu'à la logique ; le principe réel n'est pas un principe logique, la contrariété réelle n'est pas la contradiction logique. Ce voilier qui faisait route vers le Brésil, nous l'imaginions tantôt à la merci de vents ou de courants contraires, tantôt avançant *normalement* (le positif était négatif eu égard au projet de l'armateur ou du capitaine), et des termes coexistaient en réalité, que le principe de contradiction déclare inconciliables⁴⁰.

38. L. COUTURAT, *La Logique de Leibniz*. (Alcan, 1901, pp. XI, 237 et suiv.)

39. GILSON, *l. c.*, p. 189.

40. Kant écrivait en 1755 : « Veritatum omnium non datur principium UNICUM, absolute primum, catholicum. » (*Principiorum primorum Cognitionis Metaphysicae nova dilucidatis*, sectio I, prop. 1.)

Crusius déclarait également (*Weg. zur Gewissheit*, § 260), qu'il serait absurde de considérer le principe de contradiction comme le premier et l'unique principe de la certitude humaine. (Touchant cette influence de Crusius. voir Recherche..., troisième considération, § 3.)

Kant se propose dans l'*Essai* une tâche toute négative : montrer ce que l'existence n'est pas, et qu'il est dangereux de vouloir hypostasier des rapports logiques. Il faut d'abord « prendre garde de confondre être = existence, avec être = relation entre sujet et attribut »⁴¹ : a) l'existence est étrangère à l'ordre des relations logiques. Elle n'est plus un prédicat, une détermination logique d'un sujet⁴², elle est la position absolue d'une chose ; b) le réel n'est pas homogène au possible⁴³.

Exister n'exige ni explication ni définition. L'existence est prouvée par son actualité même. Le terme de « Dasein » suggère précisément l'originalité d'une existence aucunement déductible à partir de concepts logiques. Tout l'effort de Kant tend à ruiner une dénaturation ou logicisation de l'existence. Car, introduire l'existence dans une logique, « c'est infailliblement logiciser l'existence, c'est-à-dire la supprimer »⁴⁴.



La deuxième section de l'*Essai* est intitulée : *Exemples Philosophiques du concept de Grandeur Négative*. Kant traitait, dans l'avant-propos, de l'application à la philosophie d'une leçon de mathématiques et, d'une manière plus générale, de la délimitation des frontières des mathématiques et de la métaphysique. Les mathématiciens usent de concepts apparemment inextricables, et qui sont susceptibles d'un éclaircissement philosophique. L'analyse des concepts de grandeur, d'unité, de quantité, d'espace n'appartient absolument pas à la mathématique. (Ces considérations ont été minutieusement développées dans la première considération de la Recherche sur l'évidence...)

41. *U. F.*, I, 2.

42. Kant parlait en 1755 (*Nova diluc.*, prop. VIII) d'un « praedicatum existentiae ».

43. Voir : *U. F.*, C. R. *Pure* (Idéal de la R. Pure, 4^e section) et la 3^e partie de notre introduction.

44. GILSON, *l. c.*, p. 230.

Mais l'énonciation de ce problème, et les préoccupations d'ordre méthodologique (que nous retrouvons nécessairement tout au long de la philosophie kantienne), nous intéressent moins que l'expression, si heureuse et aisée, du concept de grandeur négative dans le domaine de la physique, de la psychologie ou de la morale. Autrement dit, ce concept, « en usage dans les mathématiques et qui mériterait de l'être également en philosophie », est-il vraiment un concept mathématique ? ⁴⁵.

Nous dirions volontiers qu'il est un concept mathématisé et renouvelé par un système d'écriture. Kant ne tente-t-il pas à la fois de l'introduire et de le retrouver originellement dans la philosophie ? La notion de grandeur négative est une notion épistémologique ⁴⁶. Kant découvre, sous l'inspiration de Newton, le caractère conflictuel du réel, et que, dans le monde physique comme dans le monde spirituel il faut une force pour détruire une autre force. Il approfondit, afin de corriger l'erreur de l'ontologie wolffienne, la vision newtonienne du monde ; puis, ayant amorcé cette réhabilitation d'un négatif qui n'est plus le Rien, il en exprime par des exemples l'efficacité et la nécessité.

45. « Ces opérations que nous faisons sur les nombres, en effet, sont le schéma de celles que nous observons dans les rapports mutuels des variations d'un même type réel, et spécialement d'un type vivant. Outre le fait de s'accoupler et le fait de se tuer, quel rapport encore peuvent avoir deux êtres vivants. » (TARDE, *l. c.*, p. 56.) Voir également, p. 69 : « Le type psychologique à l'image duquel la soustraction a été conçue. »

46. Kant en attribue la paternité à Newton, *cf. Essai*, p. 76.

II

L'OPPOSITION UNIVERSELLE

« D'un simple regard aussi sur l'univers, nous croyons voir que tout s'y oppose : antipodes..., équilibre des forces qui se neutralisent, réaction partout égale et contraire à l'action, polarité physique..., antithèse psychologique du plaisir et de la douleur, du oui et du non, de l'amour et de la haine, de la crainte et de l'espoir... »

(G. TARDE, *l. c.*, p. 8).

L'influence de Newton allait déterminer, en 1763, la rupture définitive de Kant avec le panlogisme de Leibniz et de Wolf. Il faut se souvenir que les maîtres hollandais qui « donnent le ton » à la nouvelle Europe savante sont d'obédience newtonienne et que les premiers contradicteurs du système wolfien furent élèves ou disciples de Newton¹. L'on peut dire sans hésiter que, vers 1750, Newton l'avait emporté. Kant, élève du wolfien Knutzen, tâchait alors d'accorder à la science newtonienne une métaphysique surannée, ruinée par le postulat de l'universelle intelligibilité. Mais déjà en 1756 (*Monadologie Physique*), toute conciliation se révélait impossible. Car, comment inscrire dans ce réel rationnel une existence = jeu de forces (« Dasein ») ? Le nouvel être physique, produit et résultante de modes d'action dynamiques de nature différente, et qui composent ensemble son équilibre, apparaissait absolument étranger aux cadres d'une logique, même renouvelée. Aucune logique ne pourrait rendre compte de l'originalité de cet équilibre.

1. VLEESCHAUWER, *L'Evolution de la Pensée Kantienne*, chapitre premier.

C'est pourquoi, en 1763, Kant considère la méthode de la métaphysique comme « fondamentalement identique à celle introduite par Newton dans la science de la nature »². Et l'introduction, dans les écrits de 1763, de « développements assez détaillés empruntés à la physique » vise à éclairer « la méthode qui consiste à remonter de la science de la nature à la connaissance de Dieu »³. C'est cette route que, dans l'*Essai*, Kant nous invite à suivre.

A

L'indication négative que nous donnons de telles motions des corps, de telles affections de l'âme, de telles directions de la volonté n'est pas l'expression d'une négation logique, mais d'une grandeur négative⁴. Nous examinerons tour à tour les concepts d'impénétrabilité, de déplaisir, de vice, et nous nous interrogerons enfin sur la valeur, en Dieu (réalité suprême), du concept d'opposition réelle.

Entendue comme négation logique, l'impénétrabilité serait le non-être de l'attraction, le déplaisir défaut de plaisir et le vice défaut de vertu. Evitons d'abord de confondre défaut et privation⁵. La privation est la « négation-conséquence d'une opposition réelle ». Elle est ce zéro relatif que nous distinguons du zéro logique. Le défaut, par contre, ne réclame pas de principe positif ; il est simple absence de principe positif. On peut imputer le repos d'un corps soit à l'absence de force motrice (défaut), soit au conflit de deux forces motrices qui s'entre-empêchent, c'est-à-dire suppriment réciproquement leurs conséquences (die sich einander aufheben). Leibniz considérerait au contraire le repos d'un corps en mouvement comme le défaut

2. Recherche sur l'évidence... deuxième considération.

3. *U. F.*, p. 19.

4. Kuno FISCHER, *l. c.*, p. 209.

5. *Essai*, pp. 88 et 93.

de principe, c'est-à-dire de force motrice. Car, « suivant de simples concepts, une réalité = a ne peut être opposée à une réalité = b , mais uniquement au manque (Mangel) = O »⁶. L'impénétrabilité, le déplaisir, le vice, ne représentent pas des *défauts*, mais des *privations*.

La « substantia phaenomenon » est un ensemble de pures relations. « Nous ne connaissons la substance dans l'espace que par des forces qui agissent dans cet espace, soit pour y attirer d'autres forces (attraction), soit pour les empêcher d'y pénétrer (répulsion et impénétrabilité) »⁷.

L'attraction (force attractive : Anziehungskraft ou ziehende Kraft), aussi bien que la répulsion (force répulsive : Zurückstossungskraft ou treibende Kraft⁸), sont des forces également positives. La répulsion est, suivant Newton, une grandeur négative ; l'attraction négative n'est pas le repos mais la véritable répulsion⁹. Nous dirons que l'impénétrabilité est « vis privativa ». « Tout corps s'oppose, par l'impénétrabilité, à l'irruption, dans l'espace qu'il occupe, de la force motrice d'un autre corps ; l'impénétrabilité suppose dans les parties du corps une force véritable qui leur fait occuper ensemble un espace, et cette force n'est pas moindre que celle qui pousse un autre corps à s'emparer de cet espace. Donc, si vous appelez attraction une cause en vertu de laquelle un corps en contraint d'autres à peser sur l'espace qu'il occupe ou à se mouvoir vers lui, alors l'impénétrabilité est une attraction négative »¹⁰. Kant reprend cet exemple dans *l'Unique Fondement...* et déclare que l'impénétrabilité est bien un principe réel, une activité opposée à une force extérieure.

6. *Über die Fortschritte...*, p. 544.

7. *C. R. Pure*, p. 235 (l'interne et l'externe).

8. *Metaphysische Anfangsgründe der Naturwissenschaft*, zweites Hauptstück, Erklärung 2.

9. *Essai*, p. 76 (avant-propos).

10. *Essai*, pp. 89 et 90.

On sait également que les corps magnétiques ont deux pôles, extrémités opposées l'une à l'autre, dont l'un (positif) attire ce que l'autre (négatif) repousse. Nous retrouvons en électricité cette opposition de l'activité positive et négative¹¹. Kant rapproche bien imprudemment la force magnétique, l'électricité et la chaleur, et ne doute pas que la synthèse n'en soit prochainement possible. Mais l'exemple le plus intéressant est sans doute celui de l'opposition populaire — (et difficile à élucider, reconnaît Kant) du chaud et du froid. Il est nécessaire de revenir ici sur la distinction du défaut et de la privation. Le froid est-il la simple négation de la chaleur, est-il possible en soi, provient-il de quelque raison positive ?¹². Kant insiste particulièrement sur la *nécessité* de la grandeur négative (fondée sur la loi d'après laquelle toute action est accompagnée d'une réaction égale et contraire) : « Il semble que dans une quelconque région de l'air la caléfaction ne puisse commencer sans occasionner en même temps l'action d'un pôle négatif, c'est-à-dire le froid ; ainsi le froid augmentant brusquement en un lieu sert-il à augmenter la chaleur dans une autre région, de même que si vous refroidissez brusquement dans l'eau la pointe ardente d'une tige de métal, la chaleur de l'autre extrémité augmente »¹³. Et il estime que des expérimentateurs habiles observeraient aussi bien dans les phénomènes de chaleur « la différence des pôles et l'opposition de l'activité positive et négative »¹⁴. Kant ne doute pas que les températures négatives soient des grandeurs négatives, car il assimile les unes aux autres en posant que la chaleur est une

11. *Essai*, pp. 98 à 100.

12. Descartes remarquait : « les idées que j'ai du froid et de la chaleur sont si peu claires et si peu distinctes, que par leur moyen je ne puis pas discerner si le froid est seulement une privation de la chaleur ou la chaleur une privation du froid, ou bien si l'un et l'autre sont des qualités réelles, ou si elles ne le sont pas ». (3^e Méditation, éd. Adam et Tannery, T. IX.)

13. *Essai*, p. 99.

14. *Essai*, p. 100.

substance, et en étendant à cette dernière la validité de la loi newtonienne d'attraction¹⁵. Les températures négatives ne sont pas des grandeurs négatives, mais des « grandeurs à origine arbitraire ». Nous n'éclairerons pas pour le moment l'opinion de Cournot, citée par Tarde¹⁶, et suivant laquelle la distinction des valeurs positives et négatives aurait son fondement « dans la nature des grandeurs à origine arbitraire ». Mais retenons l'exemple de Cournot, exemple du temps « où nous choisissons un événement remarquable, tel que la naissance du Christ, comme point de départ en chronologie, de telle sorte que les signes + et - s'appliquent très bien à la date des faits postérieurs ou antérieurs à cet événement ». Le zéro de température est semblable au zéro de la naissance du Christ. Pour élever la température de -3° à -2° il faut la même opération que pour passer de $+2^{\circ}$ à $+3^{\circ}$: au-dessus et au-dessous du zéro les opérations se font dans le même sens. De même, et Tarde le reconnaît aussitôt, les grandeurs négatives ne s'appliquent au temps que moyennant une certaine violence faite à sa nature, qui ne comporte pas d'opposition vraie. Avant et après Jésus-Christ les hommes naissent avant de mourir ! Le fait que avant Jésus-Christ (dans une chronologie établie après Jésus-Christ) le nombre arithmétique correspondant à la naissance est plus grand que celui correspondant à la mort, ne change rien à l'irréversibilité de l'histoire biologique et sociale.

Du moins les expériences, souvent incomplètes ou simplement imaginées, que relate Kant, expriment-elles le caractère *polémique* de toute réalité. L'opposition du positif et du négatif, opposition du faire et du défaire, convient exclusivement à des forces. Le monde offre un curieux mélange d'ordre et de désordre, de création et de destruction qui s'affrontent pour

15. Voir les *Méditationes de Igne* (1755) (section II : « de materia ignis ejusque modificationibus, calore et frigore »).

16. TARDE, l. c., p. 73.

finalement réaliser l'équilibre. Cette tragédie est conservatrice, Kant l'indiquera dans la suite. A toute grandeur positive réelle correspond une grandeur négative équivalente, de sorte que dans l'univers physique, la somme des déterminations positives est égale à celle des déterminations négatives¹⁷. Voilà expliquée, par exemple, la régularité de la mécanique céleste. D'ailleurs, c'est précisément « dans ce conflit de principes réels opposés que réside la perfection du monde en général, tout de même que sa partie matérielle doit au conflit des forces la régularité de son cours »¹⁸. C'est la raison pourquoi nous insistions auparavant (chap. I) sur l'originalité du zéro réel, expression d'une neutralisation ou équilibration réciproque ; « Il n'est pas douteux que la source unique de toutes les oppositions phénoménales est la possibilité d'une neutralisation réciproque d'actions semblables »¹⁹.

B

« Mais une telle soustraction exprime-t-elle la vraie nature des conflits qui font la substance de la vie et surtout de la vie spirituelle ? »

(DUPRÉEL, l. c., p. 102.)

Nous retrouvons aussi bien en psychologie ou en morale l'opposition du faire et du défaire, de l'acquérir et du perdre, de l'apparaître et du disparaître. Le déplaisir n'est pas égal à zéro ; mais si le plaisir est positif, le déplaisir est négatif, c'est-à-dire plaisir négatif²⁰. Ingurgitons une potion d'absinthe : le sen-

17. *Essai*, p. 106, II.

18. *Essai*, p. 114.

19. TARDE, l. c., p. 19.

20. Kant écrira dans l'*Anthropologie in pragmatischer Hinsicht*, livre II (le sentiment du plaisir et du déplaisir), § 60 : « Le contentement (Vergnügen) et la douleur (Schmerz) ne s'opposent pas comme gain et manque (+ et 0), mais comme gain et perte (+ et -) ; cela revient à dire que l'un n'est pas

finement nous apprend immédiatement que nous n'avons pas affaire à un pur défaut de plaisir, « mais à quelque chose qui est une cause véritable du sentiment et que nous nommons déplaisir »²¹.

On annonce à une mère spartiate que son fils a héroïquement combattu pour la patrie. Mais on ajoute qu'il y a trouvé une mort glorieuse. La douleur succède au plaisir et le diminue considérablement. N'était une *positivité* du déplaisir (si ce dernier était une négation = 0), l'annonce de la mort n'eût en rien diminué le plaisir, ce qui est inexact...²². Le joueur, le commerçant qui dépensent cent francs pour en récupérer mille seraient bien fous de regretter la somme déboursée.

Mais, « sera-t-il comme ce commerçant exempt de tout regret, le roi dont le fils unique est tué en gagnant la bataille qui sauve ses États ? »²³ Les grandeurs négatives sont des valeurs négatives, « la valeur n'est pas une monnaie de compte, le roi victorieux peut pleurer son fils mort ».

C

On comprend aisément qu'un objet, un mouvement, une pensée ne sont pas, pour autant qu'il n'existe pas de raison positive de leur existence ; rien ne procède de rien²⁴. Comment quelque chose en général peut-il changer d'état ? Nous n'en avons pas, *a priori*, le moindre concept, écrira Kant en 1781 ; « nous avons besoin pour cela de la connaissance de forces réelles qui ne peut être donnée qu'empiriquement, par exem-

le simple contraire de l'autre, mais son opposé réel. » Voir également les §§ 52 et 53, où la déraison (Unvernunft) est considérée comme quelque chose de positif et non comme un défaut de raison.

21. *Essai*, p. 91.

22. *Essai*, p. 91.

23. DUPRÉEL, I. c., p. 102.

24. *C. R. Pure*, p. 180.

ple, des forces motrices... »²⁵. Il en est de même de la disparition d'une pensée ou d'une représentation : « La destruction d'un positif existant, aussi bien que sa production, quand il n'existe pas, nécessitent une cause réelle et véritable²⁶. De même que les « conséquences des forces agissantes dans le monde corporel ne peuvent jamais être détruites que par la véritable force motrice opposée d'un autre corps », de même « un accident intérieur, une pensée de l'âme ne peut cesser d'exister sans une force véritablement agissante du même sujet pensant »²⁷. Ce postulat est essentiel ; toute réalité, d'ordre physique ou spirituel, doit être posée en termes de forces ou d'obstacles. L'affirmation de la positivité du négatif, c'est-à-dire d'un positif-obstacle, allait amener Kant à développer une magistrale théorie de l'inconscient. Nous en dégagerons prudemment la signification.

Il est remarquable, note Brunschvicg²⁸, que dès 1763, c'est-à-dire deux ans avant la publication des *Nouveaux Essais sur l'Entendement Humain*, dont le fameux Avant-Propos esquisserait la première théorie de l'inconscient, Kant ait attiré l'attention sur la portée de la théorie de l'inconscient : « Il y a quelque chose de grand, et, à mon avis, de très juste dans la pensée de Monsieur de Leibniz : l'âme, avec sa puissance de représentation, est en contact avec tout l'univers, bien qu'une partie intime de ces représentations soit claire »²⁹. Malheureusement, le texte cité par Brunschvicg est bien insignifiant au regard de tout le chapitre I de la troisième section de l'*Essai*. Et Brunschvicg aurait-il oublié le paragraphe 14 de la *Monodologie* où Leibniz s'explique précisément sur l'aperception ? Mais cela dit, Kant s'est-il véritablement inspiré de Leibniz ? « L'influence ne crée rien : elle

25. *C. R. Pure*, p. 193.

26. *Essai*, p. 102.

27. *Essai*, p. 104.

28. BRUNSCHVICG, *l'Expérience Humaine et la Causalité Physique* (Alcan, 1927), p. 272.

29. *Essai*, p. 115.

éveille », écrivait Gide³⁰. On pourrait citer maintes pages de l'*Essai*, qui sont une critique du pseudo-inconscient leibnizien.

Nous nous permettons en effet de douter respectueusement de la signification ou de la productivité de cet inconscient. On nous objectera que « ces petites perceptions sont de plus grande efficacité qu'on ne pense »³¹, et qu'il importe de distinguer l'aperception de la conscience, « en quoi les Cartésiens ont fort manqué, ayant compté pour rien les perceptions dont on ne s'aperçoit pas »³². Mais il apparaît immédiatement que la notion d'un inconscient (qui n'est pas simplement le non-conscient ou *défaut* de conscience) ruinerait inévitablement l'équilibre d'un système qui, par religiosité, ignore l'obstacle et le conflit. En un mot, le concept d'opposition réelle, exclu du mathématisme métaphysique de Leibniz, appelle une théorie de l'inconscient. Du moins ces minces critiques auront-elles suggéré l'absurdité, au sein du panlogisme leibnizien, d'un inconscient effectif.

Kant reconnaîtra³³ qu'il n'existe entre une représentation obscure et une représentation claire qu'une différence purement *logique* et qui ne porte pas sur le contenu. Cette activité opposée, dont nous avons parfois conscience, nous n'avons aucune raison suffisante de la mettre en doute quand nous ne la remarquons pas clairement en nous³⁴. On évoque naturellement la distinction cartésienne du clair et du confus. Descartes considérait les idées claires et distinctes comme nécessaires ; leur existence ne faisait pas doute, tandis que le confus n'étant qu'empirique, « la valeur de son affirmation pouvait toujours être remise en question »³⁵.

30. A. GIDE, *Prétextes*, première conférence.

31. LEIBNIZ, *Nouveaux Essais...*, Avant-Propos.

32. LEIBNIZ, *La Monadologie*, § 14.

33. C. R. PURE, p. 69.

34. *Essai*, p. 103.

35. DUPRÉEL, *l. c.*, p. 182.

Nous résumerions volontiers ce chapitre I³⁶ en y découvrant une théorie de l'ambivalence. Au reste, les notions d'ambivalence, de refoulement et d'inconscient, que Kant nous présente tour à tour, sont indissociables³⁷. Il nous paraît intéressant de noter que c'est la structure de l'esprit, et non celle de l'objet, qui entraîne l'ambivalence : « Songez à l'activité admirable que dissimulent les tréfonds de notre esprit... Il faut juger par là que le jeu des représentations, et, généralement, de toutes les activités de notre âme, en tant que ses conséquences cessent après avoir réellement existé, suppose des actions opposées dont l'une est la négative de l'autre, en vertu de certains principes que nous avons examinés, bien que l'expérience intérieure ne puisse pas toujours nous en instruire³⁸ ». L'ambivalence est bien une structure fondamentale. Tarde remarque dans « l'Opposition Universelle » que l'espérance n'est l'opposé de la crainte, et l'amour de la haine, que parce que la conscience est constituée de manière à comporter deux états opposés, le plaisir et la douleur³⁹. Chaque tendance a une composante négative, et réciproquement⁴⁰ ; à chaque impulsion correspond une contre-impulsion. Cette opposition de valeurs, d'états psychiques, les uns positifs, les autres négatifs, explique la disparition d'une pensée, ou ce que nous appelons généralement l'oubli : « Je remarque encore que ce concept serait bien illusoire si l'on s'imaginait avoir compris la suppression des conséquences positives de l'activité de notre âme en les appelant *omissions*⁴¹ ». Kant, esquissant la théorie (freudienne)

36. *Essai*, p. 102.

37. Juliette BOUTONIER, *La Notion d'Ambivalence*, (Legrand, édit., Paris, 1938, p. 44.)

38. *Essai*, p. 104.

39. Nous retrouvons à ce propos la notion d'une grandeur négative potentielle : « Le principe même du désir de gloire engendre dans l'âme... » (*Essai*, p. 34), le principe d'un désir est le principe de son opposé réel.

40. BLEULER, cité par J. Boutonier (*l. c.*, p. 23).

41. *Essai*, p. 105.

du lapsus en tant qu'oubli, prend bien soin de distinguer l'oubli des choses apprises par cœur d'un oubli dû au jeu de l'inconscient. Car il existe des forces psychiques à effet négatif qui peuvent seules expliquer la suppression de quelque chose de positif ⁴².

Cependant, dans le monde psychologique comme dans le monde physique, le désordre n'est qu'apparent, et le conflit a finalement un rôle normalisateur : « La Psyché comme l'organisme physique », écrit Bleuler ⁴³, « obtient par ce moyen une meilleure adaptation, en créant un équilibre entre des forces opposées ».

D

« Ni vous, ni M. Descartes ne me paraissez résoudre la difficulté en disant que le mal est un non-être. »

(BLYENBERGH, à Spinoza.) ⁴⁴,

« L'Homme aux quarante écus lisait alors l'histoire philosophique de Candide... qui prouve évidemment que tout est bien, et qu'il était absolument impossible dans le meilleur des mondes possibles, que la vérole, la peste, la pierre, la gravelle, les écrouelles, la chambre de Valence et l'inquisition n'entrassent dans la composition de l'univers... »

(VOLTAIRE, L'Homme aux quarante écus.)

Ainsi, de même que l'aversion est un désir négatif, la haine un amour négatif, la laideur une beauté négative, le blâme un éloge négatif, de même l'inconscient est une grandeur négative : le conscient négatif. On pourrait ne voir ici qu'un fatras de mots, écrit Kant (fin du deuxième paragraphe de la deuxième section), « mais ceux qui ont la plus petite connais-

42. « ...L'univers concret se constitue comme tel par une dualité de forces qui entrent réellement en conflit : l'équilibre du système newtonien est dû au jeu combiné de l'attraction et de la répulsion, et le même rythme fondamental donne le secret du monde psychologique et du monde moral. » (L. BRUNSCHWIG, *Le Progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, T. I, § 145.)

43. J. BOUTONIER, *l. c.*, p. 22.

44. Œuvres de Spinoza, T. 3 (édition Appuhn), Lettre XVIII.

sance des mathématiques n'ignorent pas combien il est avantageux que les expressions indiquent eu même temps la relation à des concepts déjà connus ». C'est pour avoir ignoré la signification de la Relation que des philosophes ont traité les maux comme de simples négations ; ou plutôt ils ne concevaient de relation qu'à *sens unique*. Selon Leibniz et Wolf, les maux ne seraient rien que des conséquences des limites des créatures, c'est-à-dire des négations, « parce que les négations sont l'unique chose qui soit contradictoire à la réalité (ce qui est réellement vrai dans le concept d'une chose en général, mais non dans les choses considérées comme phénomènes) ⁴⁵. Le réel serait calme et positivité. On sait que vers 1670, Leibniz, qui souhaitait « satisfaire à la fois à la rigueur des mathématiques et au souhait des philosophes », s'inquiétait d'une possible conciliation de la physique et de la métaphysique.

Dans la « *Theoria motus abstracti* » et dans l'« *Hypothesis physica nova* », son point de vue ne différerait guère de celui de Kant. L'impénétrabilité était considérée comme une « véritable force de répulsion » ⁴⁶ ; étant résistance au mouvement, elle prenait sa source dans le mouvement. Mais, tout en multipliant les oppositions réelles, Leibniz ne laissait pas d'admettre le dogme cartésien de l'indestructibilité du positif ⁴⁷, de sorte que « le concept de la conservation des conatus, uni à celui de la sommation algébrique de leurs effets, et à la destruction réciproque de ceux-ci, conférait à l'élément positif un double rôle contradictoire et inexplicable » ⁴⁸. Par conséquent, et pour lever une telle contradiction, un choix s'imposait.

45. C. R. *Pure*, p. 239 (Remarque sur l'Amphibologie des concepts de la réflexion).

46. M. GUÉROULT, *Dynamique et Métaphysique Leibnizienne*. (Belles-Lettres, 1934, p. 168.)

47. Suivant lequel « tout ce qu'il y a de positif dans la nature ne peut jamais s'annuler, s'entre-détruire, mais seulement s'unir et s'ajouter pour constituer finalement par son ensemble la souveraine réalité de l'Être infini. (GUÉROULT, *l. c.*, p. 18.)

48. GUÉROULT, *l. c.*, p. 18.

Leibniz, pieux correspondant de Bossuet, « refoula hors du sensible, hors de la physique elle-même, l'opposition réelle », craignant de porter atteinte à l'existence de Dieu même, perfection et réalité suprême. Bien plus, Leibniz n'aurait pas méconnu les difficultés concernant la nature de l'addition, puisque seuls s'additionnent dans l'univers des quantités de mêmes signes, toutes positives...⁴⁹. Il fut donc amené à dissocier la masse de la force active, à attribuer la « vis elastica » à la « vis activa » et la masse à la « vis passiva », distinguant ainsi un principe négatif et un principe positif de la conservation de la force. Suivant ce principe positif, il est impossible que l'addition des éléments des forces ait pour conséquence la diminution de la quantité de force dans l'univers. La force passive, simple limitation de la force active, n'exerce plus aucun pouvoir positif de destruction ; il n'y a pas de réalité du négatif. Leibniz tache, dans un célèbre passage de la Théodicée, de justifier *in concreto* cet accord de la dynamique et de la métaphysique : « Posons », écrit-il⁵⁰, « que le courant d'une même rivière emporte avec soi plusieurs bateaux qui ne diffèrent entre eux que dans la charge... cela étant, il arrivera que les bateaux les plus chargés iront plus lentement que les autres, pourvu qu'on suppose que la rame ou quelque autre moyen semblable ne les aide point ». Ce n'est pas la pesanteur « qui est la cause de ce retardement, puisque les bateaux descendent au lieu de monter », mais la cause même qui augmente leur pesanteur, c'est-à-dire la plus grande quantité de matière. Le négatif n'exerçant pas un pouvoir positif de destruction, nous dirons que la matière « est portée originairement à la tardivité, ou à la privation de vitesse ; non pas pour la diminuer par soi-même, car ce serait agir ; mais pour modérer par sa réceptivité l'effet de l'impression quand elle le doit recevoir ». Il ne reste qu'à transporter ces conclusions dans le

49. GUÉNOULT, *l. c.*, p. 166.

50. *Théodicée*, 1^{re} partie, § 30. (Erdmann, p. 512.)

domaine de la métaphysique. L'imperfection naturelle des créatures ne serait-elle pas semblable à l'inertie de la matière ? Et Leibniz de comparer la « lenteur du bateau chargé avec le défaut qui se trouve dans les qualités et dans l'action de la créature ». « Ainsi les Platoniciens, saint Augustin et les Scolastiques ont eu raison de dire que Dieu est la cause du matériel du mal, qui consiste dans le positif, et non pas du formel, qui consiste dans la privation ; comme l'on peut dire que le courant est la Cause du matériel du retardement, sans l'être de son formel, c'est-à-dire, il est la cause de la vitesse du bateau, sans être la cause des bornes de cette vitesse. »

Nous retrouvons aussi bien chez Kant le désir de ne porter atteinte ni à la rigueur de la science, ni à la sainteté de la religion ou à la perfection de Dieu.

C'est pourquoi il s'attache, au contraire des Cartésiens, à considérer le mal comme positif⁵¹. « Pour moi, je ne puis accorder que le mal et le péché soient rien de positif... », écrit Spinoza⁵². «...il est certain qu'une privation n'est rien de positif et que le nom même dont nous l'appelons n'a de sens qu'au regard de notre entendement, non au regard de l'entendement divin ». Spinoza distingue bien la privation de la négation⁵³, mais confond défaut et privation.

Kant affirme que le vice n'est pas le défaut de vertu, mais son opposé réel. « Si le bien est a , ce qui s'oppose à lui contradictoirement est le non-bien ; et il résulte soit de la simple carence d'un fondement du bien $= 0$, soit d'un fondement positif de son contraire $= a$. Dans ce dernier cas le non-bien peut s'appeler aussi le mal positif⁵⁴ ».

Par conséquent, si le mal ne consiste pas dans l'ab-

51. « Ainsi Kant s'éloigne nettement de la conception leibnizienne qui établit des degrés du bien ou mal et conçoit le passage de l'un à l'autre sous la loi de la continuité. » (DELBOS, *la Philosophie pratique de Kant*, p. 95.)

52. Spinoza à Guillaume de Blyenbergh, Lettre XIX.

53. Lettre XXI.

54. *La Religion dans les limites de la simple raison...* Première partie, Remarque (note 1) ; traduction Gibelin, p. 41.

sence du bien, si l'omission du bien ne consiste ni dans l'arrêt ou la paresse (nous nous abstenons de faire usage de la liberté)⁵⁵, ni dans le défaut de bons motifs⁵⁶, il n'y a pas à proprement parler de péchés *par omission*. Imaginez un individu qui *omet* de secourir tel autre dont il *sait* la détresse. L'omission ne suppose-t-elle pas une *activité* intérieure réelle, une résistance effective à la loi positive de l'amour du prochain ? Les principes des omissions sont toujours des motifs qui contreviennent au bien. L'omission n'est pas inactivité et le péché plonge ses racines dans la positivité de motifs opposés⁵⁷.

Ces quelques remarques nous permettent d'éclaircir l'accusation, on ne peut plus superficielle et maladroite, dont Kant sera victime dans la suite. La loi morale étant en nous un mobile positif (+ *a*), il ne peut y avoir d'état indifférent (= 0) que par l'opposition réelle d'un *mobile contraire* (-- *a*). Quiconque se soustrait ou désobéit à la loi morale adopte un mobile tout contraire, et par suite est mauvais. Aux doctrines syncrétistes (l'homme est à la fois bon et méchant) et indifférentistes (l'homme n'est ni bon ni méchant), Kant oppose la parole de saint Paul : « Tout ce qui ne vient pas de la foi est *péché*. » Le sujet est pour ou contre la loi. Entre une bonne et une mauvaise disposition d'esprit il n'y a pas de moyen terme. « Une action moralement indifférente ne serait qu'un acte résultant de lois naturelles, sans relation aucune avec la loi morale comme loi de liberté puisqu'elle n'est pas un fait (factum) et que par rapport à elle il ne saurait exister ou être nécessaire ni ordre, ni interdiction, ni même une permission »⁵⁸. On a appelé rigorisme ce refus d'accorder un moyen terme moral⁵⁹.

55. MALEBRANCHE, *Recherche de la Vérité*, XI^e Eclaircissement.

56. LEIBNIZ, *Théodicée*, § 38.

57. *Essai*, p. 91.

58. DELBOS, *La Philosophie Pratique de Kant*, p. 613.

59. Voir sur ce point : P. MENZER, *Der Entwicklungsgang der kantischen Ethik in den Jahren 1760 à 1785*. Kantstudien, Band II, 1898.

E. *Réalité et perfection*

« Par réalité et par perfection j'entends la même chose. »

(SPINOZA, *Ethique II*, définition VI.)

« Il y a toujours un malentendu considérable à identifier la somme de la réalité et la grandeur de la perfection. »

(KANT, *Essai*, p. 114.)

1.

Le mal n'étant pas un simple défaut, nous ne saurions conclure des conséquences extérieures d'un acte humain à sa valeur morale. Supposons à un homme dix degrés d'avarice et « faisons-le s'efforcer de douze degrés vers l'amour du prochain. Il sera bienfaisant et secourable de deux degrés ». Imaginons un autre individu, avare de trois degrés, « capable d'une action de sept degrés conforme aux principes de l'obligation. Son action envers autrui aura une valeur de quatre degrés »⁶⁰. Bien que la conséquence de deux degrés soit moindre que celle de quatre degrés, la valeur morale de l'action du premier est supérieure à celle du second ; car il ne faut pas regarder « une conséquence positive de plus de grandeur comme la preuve d'une plus grande activité dépensée en vue de cette conséquence »⁶¹. Il est impossible de juger du degré des intentions vertueuses d'un individu d'après ses actes. Dieu seul est juge, qui voit au plus profond des cœurs⁶². Il serait absurde d'identifier la somme de la réalité et la grandeur de la perfection ; la haine,

60. *Essai*, p. 116 ; Kant s'inspire ici d'un exemple de Hutcheson.

61. *Essai*, p. 116 ; c'est la formule première de la Bonne Volonté. Kant distingue déjà entre la légalité et la moralité de l'action.

62. *Essai*, p. 116.

le déplaisir, le vice, sont positifs, mais qui pourrait les appeler des perfections ? ⁶³.

Les grandeurs négatives sont aussi des valeurs négatives ; la perfection n'est pas formelle et objective. Kant s'en prend ici à Wolf, lequel assigne l'idée de perfection comme fondement à l'idée d'obligation, et critique dans la *Recherche...* les concepts wolffiens de perfection ⁶⁴ et d'obligation. Enfin, il y distingue déjà la nécessité problématique de la nécessité légale.

La perfection morale est valeur relative à un sujet. Elle tire son prix de l'intention du sujet agissant. La morale ne vaut en définitive que par cette dialectique du positif et du négatif. La moralité consiste à sacrifier une valeur reconnue pernicieuse au profit de la valeur dite morale, et conséquemment affectée du signe positif. Les signes positifs et négatifs, remarquons-nous, sont la résultante d'un choix. Ce dernier est d'autant plus méritoire que les possibilités d'actions immorales sont plus considérables. C'est pourquoi il n'y a pas d'arithmétique morale (les ouvriers de la septième heure aussi méritants que ceux de la première heure).

63. *Essai*, p. 114.

Spinoza pensait que le péché « n'ayant rien en lui que des marques d'imperfection, ne peut exprimer aucune réalité ». (Lettre XIX, à Blyenbergh).

64. « ...je n'ai pas introduit une seule fois l'idée de perfection. Ce n'est pas que d'après moi toute réalité soit équivalente à toute perfection... quelque répandue que soit cette opinion j'ai des raisons sérieuses de m'en écarter. Après m'être livré à des méditations longues et appliquées, sur le concept de perfection en général et en particulier, je me suis aperçu que plus on se rendait maître de ce concept, plus on y découvrirait de choses cachées, pour l'éclaircissement desquelles on aurait à faire appel soit à la nature de l'esprit, soit à notre sens intime, soit aux premières notions fournies par la philosophie pratique ».

(*U. F.*, IV^e Considération, § 3).

Dans les *Fondements de la Métaphysique des Mœurs*, le concept de perfection, très vide, très indéterminé, est reconnu impropre « à découvrir dans l'immense champ de la réalité le maximum de perfection qui nous convient ».

Afin de sauvegarder l'idée de liberté et de responsabilité morale, Kant abolit le procédé classique à l'égard des valeurs : le recours à la valeur supérieure. L'inférieur ne vaudrait que par quelque chose de réductible au supérieur⁶⁵. « Le calcul et la logique formelle ou déductive sont des techniques de la valeur »⁶⁶. Les valeurs seraient démontrables, transportables de la majeure à la conclusion.

Ainsi, Pascal remarque que les divertissements qui font le bonheur des hommes sont à la fois bas et trompeurs : « ils ont pour objet des fantômes et des illusions ». Notre séjour terrestre n'est qu'un passage à un voyage éternel. Les plaisirs, les biens profanes étant « empestés », la vie ne vaut que par la religion, instrument de notre salut. Dupréel nous semble critiquer d'une manière toute kantienne le pari de Pascal : « Pour que le libertin, en se convertissant, ait du mérite, il faut que les plaisirs, à quoi il renonce, au lieu d'être « empestés », soient réellement une valeur, ce qu'ils sont en effet »⁶⁷. Kant ne justifie pas autrement l'efficace du mal, et, plus généralement, du *pathologique*. N'était la valeur de ce que l'on repousse, la valeur choisie ou remportée ne serait pas une valeur. Inversement, « ce qu'on repousse est valeur par cela même » (Dupréel). N'étaient, dans le monde moral, des grandeurs négatives, les notions de mérite et de démérite seraient naturellement absurdes. La valeur morale est aussi une valeur victorieuse.

Kant développera dans la suite toute une dialectique du progrès moral qui prend sa source dans l'*Essai* de 1763 ; ce progrès de la raison, nous dit Delbos, exige une rupture de l'individu avec les instincts naturels, et suppose comme ressort « non pas la seule volonté directe de bien, mais un mélange de bien et de mal. C'est par l'antagonisme des forces contraires que se présente parmi les hommes le triomphe de

65. DUPRÉEL, *l. c.*, p. 203.

66. DUPRÉEL, *l. c.*, p. 105.

67. DUPRÉEL, *l. c.*, p. 102 (note).

l'esprit »⁶⁸. La nécessité et la réalité du mal, la possibilité de le dépasser constituent tout progrès moral ; si le mal n'était pas essentiellement relatif, c'est-à-dire appelé à être dépassé, il n'y aurait, à proprement parler, ni progrès moral, ni finalité naturelle ; à propos de quoi il n'est pas inutile d'évoquer certain passage de l'opuscule *Sur les différentes races humaines*⁶⁹, où il apparaît que la finalité de la nature, et, par delà la nature proprement biologique, la finalité du monde moral, ne se manifestent que par la diversité et la conflictualité immanentes aux espèces vivantes. Maupertuis projetait « de faire se développer dans quelque contrée certaine lignée humaine chez qui intelligence, habileté, droiture, seraient héréditaires ». Or, si l'on admettait, suivant l'opinion de Maupertuis, que les races et les espèces biologiques sont originellement bonnes et ne font que perpétuer, par le mécanisme de la transmission héréditaire, leurs éléments positifs, on ne saurait prétendre que la nature exprime cet effort vers des formes toujours supérieures, la tendance à une perfectibilité croissante qui constitue sa finalité même. Ce projet, en lui-même réalisable, conclut Kant, « se trouve absolument contrecarré par la prévoyance de la nature ; car précisément, ce mélange du Bien et du Mal constitue la source d'énergie pour les grands ressorts qui mettent en mouvement les forces créatrices de l'Humanité, et l'obligent à développer tous ses talents, et à tendre vers la perfection de sa destinée »⁷⁰. C'est cet antagonisme, au sein de l'univers vivant, de forces contradictoires également agissantes, qui permet une amélioration des espèces⁷¹. Dans l'*Essai sur les différentes races*

68. DELBOS, *l. c.*, p. 162.

69. Traduction Piobetta (in : KANT, *La Philosophie de l'histoire*, Aubler, 1947).

70. KANT, *l. c.*, p. 40.

71. Kant affirme par là son hostilité à ce que nous appelons aujourd'hui l'eugénique. Le projet de Maupertuis qui visait à constituer, par l'élimination des caractères négatifs et défavorables, une race d'hommes purs et nobles, a conduit à l'éla-

humaines, et, plus tard, dans l'*Idée d'une histoire universelle*, Kant étend cette conception biologique au domaine historique, social et moral. Le conflit est aussi bien dans l'histoire que dans les espèces humaines ; il caractérise l'intégralité de la nature : « Remercions donc la nature pour cette humeur peu conciliante... Sans cela, toutes les dispositions naturelles excellentes de l'humanité seraient étouffées dans un éternel sommeil ; l'homme veut la concorde, mais la nature sait mieux que lui ce qui est bon pour son espèce : elle veut la discorde..., la nature veut qu'il soit obligé de sortir de son inertie... »⁷². Après avoir tâché de réhabiliter la grandeur négative, nous voici en quelque sorte contraints d'en faire l'apologie. Le négatif, sans quoi l'existence s'affadirait⁷³, est le ferment et la condition de tout progrès moral.

Mais pourquoi la philosophie classique de la négation, et cette phobie d'une positivité du mal ? Nous tenterons, en nous aidant des conclusions mêmes de Kant, d'y jeter quelques lumières.

boration, dans l'Allemagne du XIX^e siècle, de conceptions racistes, lesquelles admettent l'existence d'une race dominatrice, exclusive de tout ce qui pourrait porter atteinte à sa puissance. En admettant, afin de satisfaire aux exigences de la finalité de la nature, la nécessité des caractères négatifs, Kant se fait à l'avance, et tout au moins sur ce point, l'adversaire des théories politiques qui ont récemment prévalu en Allemagne.

72. *Idée d'une Histoire Universelle*, in *l. c.*, p. 65.

« Le plus léger coup d'œil sur les opérations de la nature », écrira le Marquis de Sade, « ne prouve-t-il pas que les créations et les destructions se succèdent, que l'une et l'autre de ces opérations se lient et s'enchaînent même si intimement qu'il devient impossible que l'une puisse agir sans l'autre ? que rien ne naîtrait, rien ne se régénérerait sans des destructions ? ». (*La Philosophie dans le Boudoir*).

73. « Tous les talents resteraient à jamais enfouis en germes, au milieu d'une existence de bergers d'Arcadie, dans une concorde, une satisfaction et un amour mutuels parfaits ; les hommes, doux comme les agneaux qu'ils font paître, ne donneraient à l'existence guère plus de valeur que n'en a leur troupeau domestique. » (KANT, *l. c.*, p. 65).

2. Bien et Santé ; Mal et Maladie.

Kant rapporte, dans la *Critique de la Raison Pratique*, la vieille formule des écoles : *Nihil appetimur nisi sub ratione boni, nihil aversamur nisi sub ratione mali* ⁷⁴. La langue allemande distingue précisément le bien et le mal (Gute et Böse) de Wohl et Weh (Übel) « qui ne désignent jamais qu'un rapport à ce qui, dans notre état, est agréable ou désagréable, constitue un plaisir ou une douleur » ⁷⁵. La confusion, immorale au dire de Kant, de Böse et Weh a particulièrement contrarié le développement des sciences biologiques. Les hommes ont appelé Bien tout ce qui contribue à la santé et au culte de Dieu, Mal ce qui leur est contraire ⁷⁶, mêlant leurs opinions scientifiques aux croyances métaphysiques et religieuses. La maladie (néfaste, et qui ne porte en soi que des marques d'imperfection) a été assimilée au péché. « Il n'y aurait pas de réalité du péché ou de la maladie... » ⁷⁷. « ...il est certain que Van Helmont a confondu la santé avec le salut et la maladie avec le péché ; et Stahl lui-même, malgré sa force de tête, a usé plus qu'il ne fallait, dans l'exposition de « la vraie Théorie Médicale », de la croyance à la faute originelle et à la déchéance de l'homme » ⁷⁸. Le problème des rapports du normal et du pathologique eût pu être traité dans l'*Essai sur les grandeurs négatives*, où la vie est polarité (choix, conflit, équilibre de valeurs). Mais il existe dans les Réflexions notées par Kant en marge du manuscrit de ses *Observations sur le sentiment du beau et du*

74. C. R. *Pratique*, p. 63.

75. C. R. *Pratique*, p. 63.

76. Ecrit Spinoza, *Ethique* I, p. 109.

77. N'est-il pas paradoxal que la religion et la médecine aient nié l'essence du mal qu'elles s'occupaient de combattre ?

78. GUARDIA, *Histoire de la Médecine...*, citée par Georges LANGUILHEM, *Essai sur quelques problèmes concernant le Normal et le Pathologique*, p. 58. (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fascicule 100).

*sublime*⁷⁹, une remarque sur le problème de la Santé et de la Maladie, et d'autant plus intéressante qu'elle semble avoir été écrite à la fin de 1763. Comparant les vices et les tares dont nous souille la vie sociale aux maladies qui tourmentent l'organisme vivant, Kant exprime que ceux-là sont au moins aussi relatifs que celles-ci, que les uns et les autres ne sont pas proprement naturels, mais accidentels. Qu'est-ce dire sinon que la pathologique n'est pas le mal en soi, entaché de cette nuance religieuse que lui reconnaissent certains esprits du XVIII^e siècle, mais simplement un trouble extérieur auquel la nature est libre de se soustraire. « On dit en médecine que le médecin est le serviteur de la nature ; il en est tout de même en morale. Ecartez simplement le mal (Übel) extérieur ; la nature prendra bien la bonne direction. Si le médecin jugeait la nature mauvaise (verderbt) en soi, comment donc parviendrait-il à l'améliorer ? De même le moraliste »⁸⁰.

Mais d'autre part, « de ce que le mal n'est pas un être, il ne suit pas que ce soit un concept privé de sens, il ne suit pas qu'il n'y ait pas de valeurs négatives, même parmi les valeurs vitales... »⁸¹. En refusant d'accorder toute substantialité à la maladie, nous ne nions pas pour autant sa positivité ; la maladie est en un certain sens plus positive que la santé. Leriche dit excellemment que « la santé, c'est la vie dans le silence des organes ». Dans le conflit qui oppose l'organisme sain, toujours sommeillant au fond de l'être apparemment corrompu, à la maladie qui l'accable, de l'extérieur, c'est la santé qui joue le rôle de l'obstacle et le mal celui de l'agresseur. Cette fameuse dialectique développée par Rousseau sur le plan politique et moral entre la bonté originelle de l'homme et le mal extérieur, que lui enseigne la société,

79. *Bemerkungen über das Gefühl des Schönen und Erhabenen* (1764).

80. *Fragmente aus dem Nachlasse* (Hardenstein, 8, p. 616).

81. G. CANGUILHEM, *l. c.*, p. 59.

Kant, de son propre aveu, la transporte dans le domaine du normal et du pathologique. La maladie est négative, remarque Canguilhem, mais sous forme d'opposition (gêne) et non par privation⁸². Ajoutons toutefois que le conflit du normal et du pathologique n'est pas exactement assimilable aux conflictualités multiples, caractéristiques de toute réalité, dont Kant nous entretient dans *l'Essai*. La maladie n'est pas précisément une grandeur négative. Nous nous souvenons de la définition de l'opposition réelle : les termes qui l'expriment sont relatifs l'un par rapport à l'autre. Or, toute différente est l'opposition du normal et du pathologique : le conflit se joue entre l'essentiel et l'accidentel, entre un absolu et un superficiel-réel. Certes, la maladie est positive et agressive ; il n'en demeure pas moins que pour Kant la santé est absolue ; la santé et la nature ne font qu'un. Ensuite de quoi la médecine, aussi bien que la discipline en pédagogie, ont une tâche négative. Le médecin favorise simplement le retour de l'organisme à son état naturel et normal.

Kant modifiera ensuite ce point de vue. Le mal considéré comme positif dès 1763, est reconnu primitif en 1798, dans *l'Anthropologie* : le plaisir est nécessairement précédé de quelque douleur. La mort enfin nous délivre de nos maux.

3. Dieu.

Leibniz pensait qu'en n'admettant de réalité que conflictuelle, en multipliant les oppositions réelles, on portait nécessairement atteinte à la souveraineté, à la réalité de Dieu. Kant n'a nullement ignoré le scrupule de Leibniz et les difficultés d'ordre théologique que pourrait soulever *l'Essai sur les grandeurs négatives*. Il leur consacre le paragraphe IV de la troisième section, dont certaines phrases requièrent la lecture d'un

82. G. CANGUILHEM, *l. c.*, p. 50.

autre écrit de 1763 : *l'Unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu*.

Il est hors de doute, écrit Kant, que l'impénétrabilité des corps et la force de cohésion, le choc d'un corps, la douleur parmi les affections de l'âme, ne sont pas de simples privations⁸³. C'est par erreur qu'on s'est, sur des apparences, forgé une pareille idée. « On dit : deux réalités ne se contredisent jamais l'une l'autre, parce qu'elles sont toutes deux des affirmations vraies ; donc, elles ne se contredisent pas non plus dans un sujet. J'accorde tout de suite qu'il n'y a pas ici de contradiction logique, mais le conflit réel ne disparaît pas pour cela⁸⁴. » Toutefois, « les principes de la privation ou d'une opposition réelle sont étrangères à l'Être suprême »⁸⁵. L'Être nécessaire, qui contient la plus haute réalité, n'admet aucune contrariété réelle, aucun conflit positif entre ses propres déterminations, « parce qu'autrement il souffrirait d'une privation, d'un défaut, ce qui contredirait à son éminente réalité »⁸⁶. Le sentiment du déplaisir, par exemple, n'est pas un prédicat qui convienne à la divinité, l'homme ne désirant jamais un objet sans détester positivement son contraire. Kant déclare dans *l'Essai* que tout étant donné en Dieu et à travers Dieu, « aucune destruction interne n'est possible dans sa propre existence par l'entière possession de toutes les déterminations. » Autrement dit, le conflit, la contrariété réelle, seraient inévitables si toutes les réalités résidaient en Dieu à titre de détermination. « Et comme pourtant elles sont toutes données par lui, il faut que les unes soient ses déterminations, les autres, ses dérivés ». Kant résout assez maladroitement le problème ; sans doute estime-t-il qu'en introduisant la négativité en Dieu, on y introduirait du même coup le néant. « Il y a certainement une infinie différence

83. Il apparaît que Kant ne distingue pas, dans *l'Unique Fondement...*, le défaut de la privation.

84. *U. F.*, p. 41.

85. *Essai*, p. 117.

86. *U. F.*, p. 42.

qualitative entre des choses qui ne sont rien par elles-mêmes, et celle, l'unique, par quoi tout existe »⁸⁷.

Il n'y a pas de dialectique en Dieu.

Kant conclura en 1791 à l'insuccès de toute Théodicée rationnelle. Mais, dès 1763, se souvenant peut-être de l'*Inquiry* de Hume, ne finissait-il l'*Unique Fondement* par cette petite phrase : « Il est absolument nécessaire que l'on se pénètre de l'existence de Dieu, il n'est pas aussi nécessaire qu'on la démontre » ? Sa base la meilleure et la plus solide, affirmait Hume, se trouve dans la foi et dans la révélation divine⁸⁸.

87. *Essai*, p. 118.

88. HUME, *Enquête sur l'Entendement Humain*, trad. André Leroy, p. 221. (Aubier, 1947)

III

LA CAUSALITÉ

Le problème de l'existence n'a été qu'une introduction à celui de la causalité. Car il importait, avant d'exprimer le caractère alogique de la relation causale, de distinguer le principe logique du principe réel, le *principe* (Grund), de la *cause* (Ursache). Il n'est d'ailleurs question que de la causalité tout au long de l'*Essai* : le principe réel n'est pas un concept logique, des moyens logiques ne permettent pas d'éclaircir et de rendre intelligible le rapport de principe à conséquence¹. Cette tâche toute négative une fois résolue, il s'agissait de répondre à la question suivante : Qu'est-ce que le principe réel, en quoi consiste le véritable « connaître » (Erkennen) ?

A. Kant et Hume.

Il en est encore qui doutent que l'influence de Hume ait provoqué la rupture définitive de Kant avec le panlogisme leibnizien². « On pensa jadis à David Hume »,

1. Le principe réel est :
soit *positif* (parce que quelque chose existe, quelque autre chose existe) ;
soit *négatif* (parce qu'une chose existe, une autre chose se trouve supprimée).

Voir *Essai*, p. 119.

2. Touchant cette influence de Hume, on pourra consulter :
Kuno FISCHER, *E. Kant und seine Lehre*, p. 214, § 6 ; et p. 290, § 3 ;
E. CASSIRER, *Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit*, t. II, livre 7, chap. I ;
L. ROBINSON, *Contributions à l'histoire de l'évolution philosophique de Kant*. (Études sur Kant, A. Colin, 1924.)

écrit Vleeschauwer, « celle hypothèse est abandonnée à son tour. »

Erdmann remarque que Kant ne possédait pas la langue anglaise³. Or, la traduction allemande du *Treatise* ne devait paraître qu'en 1790. Il existe néanmoins une analogie frappante entre les développements sur la notion d'existence dans l'*Unique Fondement* (1763) de Kant et dans le *Treatise* de Hume. De là Erdmann conclut que, « de même, les autres analogies qu'on peut retrouver entre des pensées de Kant dans les années qui suivirent 1760 et les idées de Hume, ne nous forcent pas à conclure que Kant se soit inspiré de Hume ».

A quoi nous répondrions que les idées de Hume sur l'existence et la causalité se trouvent exposées dans les *Essays* (dont Kant avait connaissance dès avant 1760 ; la traduction allemande de Sulzer, en trois volumes, contenant entre autres l'*Enquiry*, parut de 1754 à 1756). Bien plus, Erdmann lui-même confesse que Kant a lu les *Essays* de Hume peu après la publication de cette traduction. Selon Robinson, l'influence de Hume « daterait au plus tard d'environ 1760 ».

Au reste, les textes de Kant et la manière dont il pose le problème de la causalité nous donneront des preuves plus sûres de cette influence. Mais recueillons d'abord les témoignages, particulièrement précieux et dignes de foi, de Borowski, de Herder, de Hamann. « Il prisait infiniment la morale de Hutcheson et les profondes recherches de Hume », rapporte Borowski⁴, un des premiers auditeurs de Kant. Hamann, dans une lettre⁵ datée du 27 juillet 1759, entretient Kant du philosophe attique, Hume, qui, malgré ses erreurs, est, comme Saül, du nombre des prophètes (...wie Saül unter den Propheten sei) ». Herder, enfin, élève assidu de Kant (de 1762 à 1764), écrit : « Le même

3. ERDMANN, *Martin Knutzen und seine Zeit*, pp. 64, 227 et suivantes ; ROBINSON, *art. cit.*, p. 285.

4. BOROWSKI, *Kantsleben und Charakter*, p. 170.

5. qui prouve que Kant n'ignorait pas la philosophie de Hume (Robinson).

esprit qu'il employait à examiner Leibniz, Wolf, Baumgarten, Crusius, Hume, ou à scruter les lois de la nature chez Newton, Kepler, les physiciens, il l'appliquait à interpréter les écrits de Rousseau qui paraissaient alors, l'Emile et la Nouvelle Héloïse, au même titre que toute découverte physique qui venait à lui être connue. Il les appréciait et il revenait toujours à une connaissance de la nature libre de toute prévention, ainsi qu'à la valeur morale de l'homme »⁶. Ajoutons avec Robinson que nous souhaiterions que le philosophe disposât souvent d'indications aussi sûres. La négation de l'influence de Hume est un des phénomènes les plus étranges de l'histoire de la philosophie. « Il est plus étrange encore que la solution qui tend à prévaloir actuellement soit précisément en contradiction avec la seule qui soit acceptable »⁷.

Mais nous pouvons aussi bien recourir à un texte célèbre de Kant. « Je l'avoue franchement », écrira-t-il en 1783⁸, « ce fut l'avertissement de David Hume qui interrompit d'abord, voilà bien des années, mon sommeil dogmatique et qui donna à mes recherches en philosophie spéculative une tout autre direction... » Ce texte, si souvent cité, nous paraît essentiel. N'est-il pas remarquable que précisément en 1763 Kant s'éveille de son sommeil dogmatique, c'est-à-dire abandonne la méthode cartésio-wolfienne qu'il juge inopérante dans l'ordre existentiel ?⁹ « Quand on part d'une pensée bien fondée qu'un autre nous a transmise sans la développer, on peut bien espérer, grâce à une méditation continue, aller plus loin que l'homme pénétrant auquel on devait la première étincelle de

6. HERDER, *Briefe zur Beförderung der Humanität* (Lettre 79), cité par DELBOS, *l. c.*, p. 48 ; voir également sur ce point Kuno FISCHER, *l. c.*, p. 218.

7. ROBINSON, *art. cit.*, p. 276.

8. *Prolégomènes à toute Métaphysique Future* qui pourra se présenter comme Science (traduction Gibelin, p. 13).

9. Plus subtils, nous analyserions aussi le « voilà bien des années ».

cette lumière »¹⁰. Dans la *Critique de la Raison Pure*¹¹, Kant parlait des « erreurs de Hume qui n'ont pris naissance que sur le chemin de la vérité ». L'influence, positive, de Newton, et celle, négative, de Hume, sont incontestables. Mais nous admettrons plus généralement, afin d'accorder et de justifier les inquiétudes de maints commentateurs, une intersection d'influences. Kant nous a bien enseigné qu'une philosophie, même supérieure, était une mise en ordre d'influences.

B. — De 1755 à 1763 :

Quelle est, avant 1763, la position de Kant vis-à-vis du problème de la causalité ?

Dans la *Nova Dilucidatio* (1755), traité de la raison suffisante, Kant admet, à côté du principe d'identité (= identité et contradiction) le principe de raison suffisante qu'il appelle principe de la raison déterminante¹². D'accord avec Crusius, il substitue « déterminant » à « suffisant », parce qu'il est impossible de connaître quand une raison peut être considérée comme suffisante. « Déterminer, écrit Kant, c'est poser un prédicat en excluant son contraire ; la raison est ce qui détermine un sujet par rapport à un prédicat. » En prenant généralement parti pour le rationalisme wolffien, Kant prend conscience de la justesse des critiques de Crusius et distingue à son tour entre la « ratio antecedenter determinans », « ratio flendi vel essendi », et, la « ratio consequenter determinans » ou « ratio cognoscendi ». On peut appeler la première

10. On reconnaîtra dans cette phrase l'écho d'une « psychologie des influences » déjà esquissée dans l'*Essai* (p. 113) : « Il advient souvent qu'un autre trouve plus facilement la clé d'un problème très obscur que celui qui en fournit le prétexte et dont les efforts n'ont peut-être surmonté que la moitié des difficultés. »

11. Page 521.

12. *Principiorum primorum Cognitionis Metaphysicæ Nova Dilucidatio*. (3^e section : sur le principe de la raison déterminante généralement appelé le principe de raison suffisante).

raison : raison du pourquoi ou raison de l'être ou du devenir ; l'autre raison étant la raison du quoi ou du connaître ¹³.

Ainsi la raison réelle, raison d'*actualité*, se trouve distinguée de la raison de connaissance, raison de vérité ou raison idéale. Cette influence de Crusius n'est point négligeable si l'on en croit Cassirer ¹⁴ ; elle aurait même déterminé le « revirement de 1763 ». Crusius n'affirme-t-il point que le principe de contradiction ne suffit pas à l'explication et au fondement de nos relations causales ? L'effet n'est pas identique à la cause mais en diffère essentiellement et temporellement. Crusius aurait dépassé la solution leibniz-wolfienne en admettant que « le principe de raison suffisante et la réalité dans nos concepts de cause et d'effet doivent avoir dans notre entendement une tout autre source que celle du principe de contradiction ». On peut considérer la *Monadologie Physique* (1756), comme une deuxième étape dans l'élaboration, négative jusqu'en 1763, d'une théorie de la causalité. Kant y manifeste une tendance, sûrement héritée de Leibniz, à arbitrer et à concilier des conceptions opposées. Dans la *Nova Dilucidatio*, Kant s'efforçait d'accorder, sur le sujet de la raison suffisante, les philosophies de Wolf et de Crusius. Il tâche, dans la *Monadologie Physique*, de découvrir un lien entre la métaphysique leibnizienne et la science de Newton. La conciliation se révéla impossible ; elle contribua du moins à une orientation nouvelle de la philosophie kantienne.

En 1762, dans l'essai sur *la fausse subtilité des quatre figures du syllogisme*, Kant reconnaît enfin que penser signifie juger, et que tout jugement est analytique et subordonné aux principes d'identité et de contradiction. « Il vient de reconnaître », écrit Vleeschauwer ¹⁵, « que la raison réelle ou la cause, étant

13. *Nova Dilucidatio*, prop. 4.

14. E. CASSIRER, *l. c.*, p. 471.

15. Mais, comme le remarque encore Vleeschauwer (*l. c.*, p. 108), la question de la raison suffisante y domine la conception kantienne de l'existence, et la distinction « dont on ne

un rapport entre choses différentes, ne peut être rendue intelligible au moyen de cette opération logique fondamentale, et qu'elle enferme un problème qui dépasse le cadre de la logique formelle ».

C.

Le point de départ de Hume ¹⁶ « était essentiellement un unique, mais important concept métaphysique, à savoir la relation de cause à effet (et, par suite, les concepts qui en dépendent, de force, d'action ¹⁷)... il sommait la raison, qui prétend l'avoir engendrée dans son sein, de lui expliquer de quel droit elle prétend qu'une chose puisse être de telle nature, qu'une fois posée, il s'ensuive nécessairement qu'une autre doive aussi être posée ; car c'est là ce que dit le concept de cause ». Remarquons que ce concept, Hume n'en nie pas la validité, l'exactitude, « la nécessité pour toute la connaissance de la nature » ¹⁸. Il s'efforce simplement d'en comprendre l'origine, en quoi il prépare l'œuvre critique de Kant. Il s'agit d'expliquer la validité du concept de causalité et non de fournir la preuve de cette validité, écrit Robinson, après Vaihinger. Nous nous souvenons que, dans la Remarque générale qui termine l'*Essai*, Kant reconnaît : ce rapport appartient bien à mes concepts vrais ¹⁹.

« Il n'est pas possible de concevoir comment, parce

saurait exagérer l'importance, entre l'être et la pensée, la logique et la réalité ».

Ce n'est qu'en 1763 que Kant transporte le problème de la causalité du plan de la noétique à celui de l'ontologie.

16. *Prolégomènes*, p. 10.

17. « Je ne me paie pas non plus de mots tels que cause et effet, force et action ». (KANT, *Essai*, p. 121).

Hume affirmait dans l'*Enquiry* (trad. Leroy, p. 108) : « Il n'y a pas d'idée, de celles qui se présentent en métaphysique, qui soit plus obscure et plus incertaine que celles de pouvoir, de force, d'énergie et de connexion nécessaire, dont il nous faut, à tout moment, traiter dans nos recherches. »

18. *Prolégomènes*, p. 11.

19. *Essai*, p. 120.

qu'une chose est, une autre serait aussi nécessairement et comment on peut donc *a priori* introduire le concept d'une telle relation »²⁰. Cette formule du « *wiedarum* » (Robinson), inventée par Hume, nous la rencontrons pour la première fois dans l'*Essai* : « Comment dois-je comprendre que parce que quelque chose est, quelque autre chose existe »²¹. Selon Paulsen²², Kant se serait inspiré de la proposition suivante de la « *Vernunftlehre* » de Reimarus (§ 122) : « Si l'on pose qu'une chose est ou n'est pas, alors il doit y avoir quelque chose qui permette de comprendre pleinement l'existence ou la non-existence de cette chose. » Mais, ce qui chez Reimarus « se laisse pleinement comprendre » par la pure raison n'est absolument pas « intelligible » pour Kant. Ce qui, pour l'un, est une affirmation logiquement lumineuse, est considéré par l'autre comme une question logiquement inexplicable. « Comment dois-je comprendre ?... » s'écrie Kant dans l'*Essai*. En conséquence de quoi Paulsen s'escrime, bien inutilement du reste, à démontrer que Kant a construit sa formule « *per antiphrasim* », à partir de la proposition de Reimarus. Nous pensons avec Kuno Fischer²³ qu'il importe de considérer d'abord la priorité incontestable, de l'aveu même de Kant, du philosophe anglais.

En effet Kant accepte le problème de la causalité tel que Hume l'avait posé, sans en modifier les termes, et retient immédiatement le caractère non analytique, alogique, de la relation causale. Tout effet est un événement distinct de sa cause, remarquait Hume²⁴ : « L'esprit ne peut sans doute jamais trouver l'effet dans la cause supposée par l'analyse et l'examen les plus précis. Car l'effet est totalement différent de la cause, et, par suite, on ne peut jamais l'y découvrir.

20. *Prolégomènes*, p. 10.

21. *Essai*, p. 120.

22. Fr. PAULSEN, *Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Kantischen Erkenntnistheorie*, p. 68.

23. *l. c.*, p. 219.

24. *Enquiry*, p. 74.

Le mouvement de la seconde bille de billard est un événement distinct du mouvement de la première : il n'y a rien dans l'un qui suggère la plus petite indication sur l'autre. » Kant, de même, ne comprend pas comment quelque chose découle de quelque autre chose, et non selon la règle de l'identité. C'est pourquoi il ne se paie pas de mots tels que cause et effet, force et action, qui paraissent supposer qu'un fait se trouve en quelque sorte enfermé dans un autre. Kant n'accorde pas à Wolf que l'assertion d'un fait implique ou exclut logiquement l'action d'un autre fait. Car le rapport de cause à effet ne peut en aucune manière être assimilé à celui de principe (Grund) à conséquence (Folge) (tel le rapport entre l'assemblage et la divisibilité, l'infinité et l'omniscience). Et Kant distingue une nouvelle fois le principe réel du principe logique (la règle de l'identité permet de regarder comme logique son rapport à la conséquence). La conséquence logique est identique au principe : « L'homme peut faillir ; il doit cette faillibilité à la finitude de sa nature, car je découvre par l'analyse du concept d'un être fini que la possibilité d'erreur y est incluse, autrement dit, qu'elle est identique au contenu du concept d'être fini »²⁵. Mais tout différent est le principe réel : « ...j'appelle réel le principe de la deuxième espèce, parce que, bien que ce rapport appartienne à mes concepts vrais, sa nature même ne se laisse réduire à aucune sorte de jugement ».

Kant met en garde contre la confusion des relations réelles avec les relations logiques. Nous rejoignons ainsi les préoccupations des deux premières sections de l'*Essai*. Il n'y a pas de relation réelle entre un concept et un existant. L'analyse conceptuelle est impuissante à capter l'existence. Certains se servent du terme d'existence comme d'un prédicat. Il n'y a pas à cela un grand inconvénient « aussi longtemps qu'on ne prétend pas, par une analyse de concepts de purs pos-

25. *Essai*, p. 120.

sibles, en extraire de l'existence »²⁶. Admettons par exemple qu'il y ait en Dieu la notion d'un meilleur des mondes possibles, le problème de l'existence du monde n'en demeure pas moins intact²⁷. Il est impossible que le fondement réel de l'existence du monde soit un concept. Nous dirons, en résumé, que « dans la simple possibilité, ce n'est pas la chose même que l'on pose »²⁸, ce ne sont que des rapports entre ceci et cela, rapports logiques réglés par le principe de contradiction. Certes, la non-contradiction suffit à assurer la possibilité d'un concept, mais on ne peut conclure d'une possibilité logique à une possibilité réelle, de la possibilité des concepts à la possibilité des choses²⁹. Car, « quelles que soient la nature et l'étendue de notre concept d'un objet, il nous faut cependant sortir de ce concept pour attribuer à l'objet son existence »³⁰. Tenons donc pour fermement établi, écrit Kant dans *l'Unique Fondement*, que « l'existence n'est jamais l'attribut d'aucune essence »³¹. Prouver les possibilités par le principe de contradiction, c'est partir de « ce qui, dans l'objet, nous est donné de pensable », et ne considérer que « l'accord de ce pensable avec cette loi logique ». « Mais à la fin, lorsque vous en venez à examiner comment cette donnée vous est fournie, vous ne pouvez plus vous référer à autre chose qu'à une existence »³².

Revenons à l'exemple même de Kant. Puis-je dire que la volonté de Dieu est la cause de l'univers ? : « La volonté de Dieu contient le principe positif de l'existence du monde. La volonté divine est quelque chose. Le monde existant est une tout autre chose. Cependant l'une pose l'autre »³³. Mais on ne trouvera pas dans

26. *U. F.*, p. 24.

27. E. GILSON, *L'Etre et l'Essence*, p. 189.

28. *U. F.*, p. 28.

29. C. R. *Pure* (l'idéal de la raison pure, 4^e section : de l'impossibilité d'une preuve ontologique), p. 428.

30. C. R. *Pure*, p. 430.

31. *U. F.*, p. 28.

32. *U. F.*, p. 128 (critique des preuves ontologiques).

33. *Essai*, p. 120.

le concept de volonté divine « un monde existant, comme s'il y était contenu, et posé par l'identité ». Le concept d'Être est une idée très utile à beaucoup d'égards, mais n'étant qu'une idée, « il est incapable d'accroître par lui seul notre connaissance par rapport à ce qui existe »³⁴. Il m'est aisé de comprendre l'existence du monde en l'attribuant à la volonté toute-puissante de Dieu. Mais, ce faisant, je ne résous nullement le problème. Ma déclaration n'est qu'une pétition de principe : « Car quand je regarde une certaine chose comme la conséquence d'une autre, j'ai déjà conçu en elle le rapport du principe réel à la conséquence » et ce rapport, Kant aimerait qu'on le lui expliquât.

La question que se posent Kant et Hume est bien la suivante : Comment connaissons-nous quelque chose comme cause et quelque autre comme effet ? A quoi Hume apporte la solution que nous connaissons. La connexion dite nécessaire, est une connexion logique. Or, quand nous disons d'un objet qu'il est en connexion avec un autre, « nous voulons seulement dire que ces objets ont acquis une connexion dans notre pensée et qu'ils font surgir cette inférence qui fait de chacun d'eux la preuve de l'existence de l'autre... »³⁵. Kant, qui n'avait suivi Hume que dans sa critique de la connexion nécessaire, tout à coup nous laisse sur notre soif, et répond simplement que l'effet n'étant pas identique à la cause, le principe de contradiction est impuissant à expliquer et à fonder nos relations causales. Cassirer estime que la réponse négative de Kant ne diffère guère de celle de Crusius ; ce dernier affirme en effet la nécessité de rechercher, pour fonder les relations causales, un principe certain, autre que le principe de contradiction, et « non démontrable dans le sens syllogistique ». En outre, la distinction entre le principe réel et le principe idéal serait

34. *C. R. P.*, p. 430.

35. *Enquiry*, p. 124.

secondaire et ne modifierait en rien les intentions de Crusius touchant le problème de la causalité ³⁶.

Kant affirme finalement que « le rapport d'un principe réel à quelque chose qui a été par là posé ou détruit ne peut absolument pas être exprimé par un jugement, mais seulement par un concept que l'analyse permet de réduire à des concepts plus simples de principes réels, et de manière qu'enfin toute notre connaissance de ce rapport se résolve en concepts simples et inanalysables de principes réels, dont on ne peut nullement éclaircir le rapport à la conséquence » ³⁷. Ce texte fondamental, et dont l'interprétation réclame quelque prudence, est sinon commenté, du moins cité par tous les historiens de la philosophie kantienne. Il nous paraît intéressant de le rapprocher d'un texte de *l'Enquiry*. « Aucun philosophe modeste et raisonnable », écrit Hume, « n'a jamais prétendu assigner la cause dernière d'une opération naturelle... On accorde que le dernier effort de la raison humaine est de réduire les principes qui produisent les phénomènes naturels à une plus grande simplicité et de résoudre les nombreux effets particuliers à un petit nombre de causes générales au moyen de raisonnements tirés de l'analogie, de l'expérience et de l'observation..., l'élasticité, la gravité, la cohésion des parties, tels sont probablement les causes et les principes derniers que nous puissions jamais découvrir dans la nature » ³⁸. Il semble paradoxal au premier abord que le rapport du principe réel à la conséquence ne puisse pas être exprimé par un jugement. Mais ne nous méprenons pas sur la signification du mot jugement. Cassirer insiste sur la particularité de la terminologie et du point de vue kantien en 1763 ³⁹. Juger ne signifie rien d'autre qu'attribuer à un sujet un prédicat qui est déjà pleinement contenu dans son concept. Le rôle

36. CASSIRER, *l. c.*, pp. 428, 432, 471.

37. *Essai*, p. 122.

38. *Enquiry*, p. 75.

39. CASSIRER, *l. c.*, p. 470.

du jugement, remarque Vleeschauwer, consiste à analyser, afin de l'éclaircir, un concept indistinct ; « or un concept clair et distinct dépasse notre pouvoir de construction ».

En bref, le rapport de cause à effet constitue un concept inanalysable « que nous constatons dans l'expérience. Le concept de force ou de principe réel est un élément de la représentation qui nous est livré par l'expérience et qui délimite les frontières de notre « connaître » (Erkennen). Il est impossible de comprendre par la raison comment une chose peut être cause ou force, mais ces relations doivent être purement et simplement tirées de l'expérience. Car notre règle de raison (Vernunftregel) ne connaît que le rapprochement (Vergleichung) suivant l'identité et la contradiction ⁴⁰. Je sais bien que la pensée et la volonté meuvent mon corps, mais ce phénomène, je ne le ramènerai jamais à un autre par analyse ; je puis le connaître (erkennen) et non le comprendre (einsehen). L'existence, irréductible à des définitions ou des explications logiques, vaut par son actualité même : Kant revient, dans la Remarque générale, sur la distinction, motivée au seuil de l'*Essai*, entre l'opposition logique et l'opposition réelle : « La distinction que nous établissons plus haut entre l'opposition logique et l'opposition réelle, est parallèle à celle que nous reconnaissons maintenant entre le principe logique et le principe réel » ⁴¹. L'opposition réelle ne s'explique que parce qu'elle est. Le concept de raison réelle est une donnée primitive. Kant annonce à la fin de l'*Essai*, qu'il développera et précisera ces réflexions dans un autre ouvrage. « Cette œuvre, dans laquelle il voulait s'en tenir aux voies sceptiques du philosophe écossais, comme le démontre le passage sur les concepts simples et indécomposables des raisons réelles..., Kant ne l'a pas parachevée » ⁴². Il est probable que, point désireux

40. KANT, *Träume eines Geistesehers*, 2^e partie, chap. III.

41. *Essai*, p. 121.

42. ROBINSON, *art. cit.*, p. 293.

d'abonder dans le sens empirique, il ait préféré pousser plus loin ses réflexions. Ne renonce-t-il pas *tacitement* à la conclusion psychologue et sceptique de la théorie de Hume ? Celui-ci est déjà, en 1763, le plus remarquable des sceptiques « au point de vue de l'influence que peut avoir la méthode sceptique pour provoquer un examen fondamental de la raison »⁴³. Une phrase de l'*Essai* permet, semblé-t-il, d'élargir considérablement le débat : « J'ai médité la nature de notre connaissance en considération de nos jugements de principes et de conséquences... »⁴⁴. Hume, partant de l'impuissance de la raison à faire du principe de causalité un usage qui dépasse toute expérience, « conclut à la vanité de toutes les prétentions qu'a la raison de s'élever en général au-dessus de l'empirique »⁴⁵. Hume conclut de l'échec de la métaphysique à l'impossibilité d'une métaphysique future, c'est-à-dire réformée. Il ne s'agit pas de nier la vérité du principe de causalité, écrivait Béguelin⁴⁶, mais simplement de contester sa démontrabilité afin d'éclairer le caractère général de notre connaissance métaphysique. Que chacun construise donc sa propre métaphysique, mais la métaphysique ne progressera pas ; ce nœud impossible à résoudre, il faut le trancher. C'est ainsi que Béguelin approfondit en 1755 les conclusions sceptiques de Hume. Kant les rejette dès 1763 et rêve de fonder une métaphysique future qui « pourra se présenter comme Science ». C'est bien pourquoi il tâche, de la doter d'une méthode identique à celle qu'introduisit Newton dans les sciences de la nature. Il appert des écrits de 1763 que Kant professe un empirisme et un scepticisme modérés⁴⁷.

43. *C. R. Pure*, p. 521. (De l'impossibilité où est la Raison Pure en désaccord avec elle-même de trouver la paix dans le scepticisme).

44. *Essai*, p. 122.

45. *C. R. Pure*, p. 519.

46. BÉGUELIN, *Mémoires sur les premiers principes de la Métaphysique*. (Académie de Berlin, 1755).

47. MONZEL n'a-t-il pas reconnu, en un texte de l'*Essai*, un prélude à la déduction transcendantale ? (« En fait, toutes les

Il n'en demeure pas moins que la théorie empiriste de la causalité est acceptée dans l'*Essai*. La relation causale n'est point analytique, les jugements de causalité sont de nature synthétique. Cette découverte ne devait-elle pas mener à la conclusion que ces jugements ne peuvent revêtir un caractère *a priori*?⁴⁸ La Réflexion 499 qui, selon Robinson, remonte aux années comprises entre 1760 et 1768, exprime que « les concepts de causes sont synthétiques et par conséquent empiriques ». Et la Réflexion 500 : « Tous les jugements analytiques sont rationnels, et inversement ; tous les jugements synthétiques sont empiriques, et inversement. » Mais, de l'aveu même de Kant⁴⁹, le vrai problème de la raison pure : « Comment des jugements synthétiques *a priori* sont-ils possibles ? » a ses racines dans le problème de Hume (et par conséquent dans l'*Essai* de 1763). Il importait de le poser « dans sa plus grande extension possible » et de le résoudre, non seulement pour un cas particulier, « mais pour la faculté tout entière de la raison pure »⁵⁰.

espèces de concepts doivent reposer sur l'activité interne de notre esprit, comme sur leur principe. Certes, des objets extérieurs peuvent enfermer la condition sous laquelle ils se présentent d'une manière ou d'une autre, mais non la force de les produire réellement », *Essai*, p. 115). Voir sur ce point VLEESCHAUWER, *l. c.*, t. I, p. 195.

48. ROBINSON, *art. cit.*, p. 288.

49. C. R. *Pure*, p. 43. (Introduction, 1^{re} édition). *Prolégomènes*, Introduction.

50. *Prolégomènes*, Introduction. D. 14.

CONCLUSION

D'une part Kant s'occupe de ruiner le dogmatisme métaphysique de Wolf, héritier de la tradition logico-mathématique du xvii^e siècle, et de restituer à l'univers sa productivité fondamentale. D'autre part sa néantisation du réel est en opposition avec le réalisme empirique du xviii^e siècle, qui considérait l'univers comme une paisible succession de phénomènes, sans heurts ni conflits. Kant détruit l'étage, inaccessible, imaginaire, des *relations of ideas*, puis hésite et se refuse à habiter l'étage des *relations of fact*. Il répugne aussi bien à la paresseuse positivité des empiristes qu'au néant abstrait des logiciens. L'idée de négativité manifeste cet effort de l'esprit qui traduit en son langage la polarité essentielle des phénomènes. Mais il ne paraît pas certain qu'en 1763 Kant ait considéré cette polarité comme une propriété inhérente aux choses, indépendamment de toute référence au jugement humain. Chez Newton même, l'attraction est une métaphore et non un fait, écrit Bachelard¹.

L'univers est mobile, dynamique ; l'existence pleine de contrariétés. Mais ces conflits n'impliquent aucunement que des êtres *contradictaires*, au sens proprement logique du terme, se disputent le monde. Pour qui se place au point de vue intégral de la réalité, le néant est une abstraction ; Kant a bien montré que l'ensemble des phénomènes naturels, qu'ils ressortissent au monde ou à la conscience, sont pleinement positifs. Toutefois, l'esprit ne se confondant point avec

1. G. BACHELARD, *La formation de l'esprit scientifique*, p. 246.

l'objet, la continuité des phénomènes, telle que les empiristes du XVIII^e siècle se l'étaient imaginée, n'est guère compatible avec les enseignements de la physique et les expériences internes de l'âme. Elle reconnaît la polarité des choses ; le réel lui paraît dénudé, sans accidents et sans drame. Comment expliquer alors, s'interroge Kant dans l'*Histoire Universelle de la Nature*, que des mondes puissent engendrer des mondes, et que la conscience, après un temps de lucidité aiguë, ne connaisse tout à coup qu'une activité somnolente ? Mais si l'on admet que les grandeurs négatives sont, comme nous le pensons, des valeurs négatives, l'activité humaine est puissance de valorisation, et la réalité en général appelle une interprétation du réel.

En somme, si l'on se place dans la perspective logique, laquelle reconnaît une polarité de l'expérience, mais se refuse à la traiter comme un fait pour ne la considérer que comme une essence², on hypostasie la négation, on inscrit le néant dans la nature. Quant au point de vue empiriste, il affadit et décharne le réel. C'est pourquoi l'idée de grandeur ou de valeur négative est un produit de l'entendement qui traduit dans le langage de la conscience les conflits d'ordre positif que la nature semble lui présenter. Rien n'est substantiellement négatif et rien de réel ne demeure tranquille et continu. L'esprit qui prend conscience d'un conflit lui assigne ses propres normes de jugement ; il repense en quelque sorte les choses à travers des jugements polarisés qui expriment leur ambivalence et leur positivité. Dans l'*Essai* de 1763, il apparaît comme un élément médiateur entre les déterminations positives de la réalité et les exigences logiques de la pensée. Entre la positivité du réel et le néant *logique* des méta-

2. « Tenons donc pour fermement établi que l'existence n'est jamais l'attribut d'aucune essence. » (KANT, *U. F.*, p. 28).

« Entre penser un objet et le penser existant, il n'y a absolument aucune différence : Kant a mis ce point en pleine lumière dans sa critique de l'argument ontologique. » (BERGSON, *L'évolution créatrice*, 52^e édition, p. 284).

physiciens, il y a place pour un être intermédiaire qui est précisément le négatif.

Laissons maintenant à l'épistémologiste, au psychologue, le soin de découvrir les accents intimes de l'Essai. Et

« que l'ombre illustre n'en soit pas irritée ! »

R. K.

ESSAI
POUR
INTRODUIRE EN PHILOSOPHIE
LE CONCEPT
DE GRANDEUR NÉGATIVE

AVANT-PROPOS

L'utilisation que l'on peut faire des mathématiques en philosophie consiste soit dans l'imitation de leurs méthodes, soit dans l'application réelle de leurs propositions aux objets de la philosophie. Quelque grand avantage que l'on se soit promis d'abord d'en tirer, il ne paraît pas que la première manière d'en user ait été jusqu'ici de quelque utilité ; la philosophie, jalouse de la géométrie, décora ses propositions de titres pompeux et prometteurs, mais qui peu à peu s'écroulèrent, car l'on se rendit modestement compte qu'il ne convient pas de se comporter avec morgue dans des circonstances ordinaires et que le fâcheux « non liquet » ne voulait point céder à tout cet apparat (1).

Par contre, la seconde manière d'en user a été d'autant plus féconde pour les parties de la philosophie qu'elle a atteintes que en retournant à leur profit les leçons des mathématiques, elles se sont élevées à une hauteur à laquelle sans cela elles n'auraient pu prétendre (2). Mais si ces vues ne regardent que la physique, l'on devrait donc rattacher à la philosophie la logique des événements fortuits. Pour ce qui est de la métaphysique, au lieu de profiter de certains des concepts ou des théories des mathématiques, cette science s'est au contraire, et le plus souvent, armée contre elles, et où elle eût pu peut-être emprunter de sûrs fondements pour y asseoir ses réflexions, on la voit

s'efforcer de n'utiliser les concepts du mathématicien que pour la fabrication de subtiles fictions qui en dehors de son champ sont d'une mince vérité. Il est facile de deviner de quel côté sera l'avantage dans le conflit de deux sciences dont l'une l'emporte sur toutes à la fois en certitude et en clarté et dont l'autre s'efforce d'abord d'y atteindre. La métaphysique cherche, par exemple, à trouver la nature de l'espace et la raison souveraine qui permet d'en comprendre la possibilité. Rien assurément ne pourrait être plus prolitable à cet effet que d'emprunter à une discipline quelconque des données sûrement démontrées, afin de les prendre pour fondement de notre étude. La géométrie en livre certaines qui concernent les propriétés les plus générales de l'espace (3) : par exemple, l'espace n'est pas du tout composé de parties simples ; mais on n'en tient pas compte et l'on se fie uniquement à la conscience ambiguë de ce concept en le pensant d'une manière tout à fait abstraite. Dès lors que la spéculation ainsi conduite ne veut pas s'accorder avec les propositions des mathématiques, on cherche à sauver son concept artificiel par le blâme que l'on adresse à cette science, comme si les concepts qu'elle prend pour fondement n'étaient pas déduits de la nature véritable de l'espace, mais arbitrairement inventés. L'étude mathématique du mouvement, liée à la connaissance de l'espace, fournit pareillement de nombreuses données qui permettent de maintenir dans la voie de la vérité l'étude métaphysique du temps. Le célèbre Euler (4) en a donné le prétexte (a), mais, s'attarder sur des abstractions obscures et difficiles à examiner

(a) Histoire de l'Académie Royale des sciences et belles lettres, l'année 1748.

semble plus commode que d'entrer en relations avec une science qui ne participe qu'à des vues intelligibles et évidentes.

Le concept de l'infiniment petit, sur lequel les mathématiques reviennent si souvent, est audacieusement rejeté comme un pur produit de l'imagination ; mieux vaudrait présumer que l'on n'en a pas encore une connaissance suffisante pour y porter un jugement (5). La nature elle-même cependant semble nous donner des preuves point obscures de la vérité de ce concept. Car s'il est vrai qu'il existe des forces qui agissent durant un certain temps pour engendrer des mouvements, telle est suivant toute apparence la pesanteur, alors la force que celle-ci exerce dans l'instant initial de mouvement ou au repos doit être infiniment petite au regard de l'énergie qu'elle communique pendant un certain temps. Il est difficile, j'en conviens, de pénétrer la nature de ce concept ; cette difficulté peut tout au plus légitimer la prudence dans l'incertitude, mais non pas justifier l'affirmation d'une impossibilité.

Je me propose d'examiner maintenant un concept suffisamment connu en mathématiques, mais très étranger encore à la philosophie, dans son rapport à cette dernière. Ces considérations ne sont que de menus commencements comme il arrive d'ordinaire quand on veut ouvrir de nouveaux horizons. Cependant elles seules peuvent peut-être engendrer d'importantes conséquences. Par suite de la négligence du concept de grandeur négative, une quantité de fautes ou de fausses interprétations de la pensée d'autrui sont apparues dans la philosophie. Si, par exemple, l'illustre D. Crusius (6) avait bien voulu prendre connaissance de la signification mathématique de ce concept, il n'eût assurément

pas trouvé fausse jusqu'à s'en étonner (a), la comparaison de Newton entre la force attractive qui, lorsque la distance augmente, sans cependant quitter le voisinage des corps, se dégrade peu à peu en force répulsive, et les séries dans lesquelles les grandeurs négatives commencent où les positives finissent. Car les grandeurs négatives ne sont pas des négations de grandeurs, comme le lui a laissé supposer l'analogie de l'expression, mais au contraire quelque chose de vraiment positif en soi, qui est simplement opposé à l'autre grandeur positive. De sorte que l'attraction négative n'est pas, comme il le pense, le repos, mais la véritable répulsion (7).

J'en viens enfin à la dissertation elle-même où j'ai dessein de montrer quelle peut être en philosophie l'application de ce concept.

Le concept de grandeur négative, depuis longtemps en usage dans les mathématiques, s'y est révélé d'une extrême importance. Toutefois la représentation que s'en sont faite la plupart, et l'explication qu'ils en donnaient, est étrange et contradictoire, bien qu'aucune inexactitude n'en ait rejailli sur l'application, car les règles particulières ont pris la place de la définition et en ont assuré l'usage. Personne n'a peut-être montré avec plus de clairvoyance et de certitude ce qu'il convient d'entendre par grandeurs négatives, que le fameux professeur Kästner (b), qui sait l'art de tout rendre précis, intelligible, agréable (8). Quand à cette occasion, il reproche à un philosophe foncièrement abstrait sa manie de diviser, cela est beaucoup plus général qu'il ne paraît et on pourrait l'interpréter comme une invitation à éprouver la

(a) CRUSIUS, *Naturl.* 2 Teil., § 295.

(b) *Anfangsgr. d. Arithm.* S. 59-62.

prétendue perspicacité de maints penseurs à l'égard d'un concept vrai et utilisable, dont les mathématiques ont déjà assuré la justesse, afin d'en établir philosophiquement la nature. La fausse métaphysique se soustrait volontiers à cette épreuve, parce qu'un savant non-sens ne peut donner ici aussi aisément qu'ailleurs l'illusion de la solidité. Entreprenant de gagner à la philosophie un concept encore inemployé, quoique absolument nécessaire, je me souhaite pour juges des esprits aussi pénétrants que celui qui inspira cet essai. Car, en ce qui concerne les intelligences métaphysiques d'une pénétration accomplie, il faudrait être bien inexpérimenté pour s'imaginer qu'on pût ajouter quelque chose à leur sagesse ou retirer quelque chose de leur présomption.

PREMIÈRE SECTION

EXPLICATION DU CONCEPT DE GRANDEUR NÉGATIVE EN GÉNÉRAL

Deux choses sont opposées entre elles lorsque le fait de poser l'une supprime l'autre. Cette opposition est double : soit logique (par la contradiction), soit réelle (sans contradiction). On n'a considéré jusqu'ici que la première opposition ou opposition logique. Elle consiste à affirmer et à nier quelque chose d'un même sujet. Cette connexion logique est sans conséquence (*nihil negativum repraesentabile*), comme l'énonce le principe de contradiction. Un corps en mouvement est quelque chose, un corps qui n'est pas en mouvement est aussi quelque chose (*cogitabile*) ; seul un corps qui sous le même rapport serait à la fois en mouvement et au repos n'est rien.

La deuxième opposition, l'opposition réelle, est telle que deux prédicats d'un sujet sont opposés, mais sans contradiction (9). Certes une chose détruit également ce qui a été posé par une autre, mais ici la conséquence est quelque chose (*cogitabile*). La force motrice d'un corps tendant vers un certain point, et un pareil effort de ce corps pour se mouvoir en direction opposée ne se contredisent

pas et sont en même temps possibles comme prédicats dans un même corps. La conséquence en est le repos qui est quelque chose (*repraesentabile*). Mais nous avons affaire à une véritable opposition : une tendance supprime l'effet réel de l'autre ; les deux tendances sont de vrais prédicats d'un seul corps et s'y rapportent en même temps. La conséquence en est également Rien, mais en un autre sens que dans la contradiction (*nihil privativum, repraesentabile*). Convenons d'appeler désormais ce Rien = 0 ; il a le sens de négation (*negatio*), de défaut, d'absence, mots fréquemment employés par les philosophes, mais avec une détermination plus précise que nous rencontrerons plus bas.

Dans l'incompatibilité logique on ne considère que le rapport par lequel les prédicats d'une chose et leurs conséquences se suppriment réciproquement par la contradiction. Lequel des deux prédicats est véritablement affirmatif (*realitas*) et lequel véritablement négatif ? on ne s'en soucie pas le moins du monde. Par exemple, la confusion de l'obscur et du non-obscur est contradiction dans le même sujet. Le premier prédicat est logiquement affirmatif, le second logiquement négatif quoique celui-là soit une négation au sens métaphysique. L'incompatibilité réelle repose également sur le rapport de deux prédicats opposés d'une même chose, mais diffère essentiellement de l'opposition logique. Ce qui est affirmé par un prédicat n'est pas nié par l'autre, car cela est impossible ; au contraire les prédicats A et B sont tous deux affirmatifs ; mais comme les conséquences de chacun d'eux pris en particulier seraient a et b, ni l'un ni l'autre ne peuvent coexister dans un sujet, de sorte que la conséquence est zéro. Une personne qui aurait envers une autre une dette active

A = 100 florins serait fondée à recouvrer une pareille somme. Mais supposez que la même personne ait aussi une dette passive B = 100 florins, elle est tenue alors de déboursier cette somme. Les deux dettes réunies forment un capital de zéro ; il n'y a pas d'argent à donner et il n'y en a pas à recevoir (10).

On se rend aisément compte que ce zéro est un rien relatif, attendu que seule une certaine conséquence n'est pas ; ainsi, dans l'exemple précédent un certain capital, et dans le cas cité plus haut un certain mouvement ; par contre il n'y a absolument Rien dans la suppression par la contradiction. En conséquence, le *nihil negativum*, qui n'enferme aucune contradiction, ne peut pas être exprimé par zéro = 0. Je comprends la non-existence d'un mouvement, mais qu'à la fois il soit et ne soit pas, voilà qui est proprement inconcevable.

Les mathématiciens utilisent ce concept de l'opposition réelle, et, pour indiquer leurs grandeurs, les marquent du signe + ou —. Vu la réciprocity de cette opposition, on s'aperçoit aisément qu'une grandeur supprime l'autre, soit entièrement soit en partie, mais que cette suppression ne fait pas différer de celles précédées du signe + les grandeurs marquées du signe —. Un navire va du Portugal au Brésil. Marquons du signe + toutes les distances parcourues par vent d'est, et du signe — les trajets que lui fait faire le vent d'ouest. Les nombres indiqueront les milles. Ainsi, la route faite vers l'ouest durant sept jours est de : + 12 + 7 — 3 — 5 + 8 = 19 milles. Les grandeurs précédées du signe — ne portent ce signe que pour marquer l'opposition, en tant qu'elles doivent être prises en commun avec celles qui sont précédées du signe + ; mais si elles se trouvent réunies à celles qui sont égale-

ment marquées du signe —, il n'y a plus lieu à aucune opposition, cette dernière étant un rapport réciproque qui ne se peut rencontrer qu'entre les signes + et —. Et comme la soustraction est une réduction qui se produit lorsque sont rassemblées des grandeurs opposées, il est évident que le signe — ne peut être essentiellement un signe de soustraction, comme on se le représente d'ordinaire, mais que la réunion des signes + et — indique tout d'abord une réduction ; c'est pourquoi $-4 - 5 = -9$ n'est pas une soustraction, mais une véritable augmentation et addition de grandeurs de même espèce. Au contraire $+9 - 5 = 4$ a le sens d'une réduction puisque les signes de l'opposition indiquent qu'une grandeur absorbe l'équivalent de l'autre. De même, le signe + considéré en soi-même ne signifie une addition que pour autant que la grandeur qu'il précède doive être réunie à une autre grandeur précédée du signe + mais l'union de cette dernière à une grandeur marquée du signe — ne se peut faire que par l'entremise de l'opposition ; en ce cas, le signe +, aussi bien que le signe —, annonce une soustraction, autrement dit signifie qu'une grandeur retranche d'une autre une partie égale à elle-même, comme $-9 + 4 = -5$. C'est pourquoi, dans le cas $-9 - 4 = -13$, le signe — n'indique pas une soustraction, mais au contraire et tout aussi bien une addition, comme le signe + dans l'exemple $+9 + 4 = +13$. Car, d'une façon générale, en supposant que les signes soient les mêmes, les choses désignées doivent tout simplement être sommées ; mais supposé que les signes soient différents, elles ne peuvent être réunies que par une opposition, c'est-à-dire au moyen d'une soustraction. Aussi ces deux signes ne servent-ils dans la

science des grandeurs qu'à distinguer celles qui sont opposées, à savoir celles qui, étant rassemblées, se suppriment réciproquement, entièrement ou partiellement, afin premièrement que l'on reconnaisse par là le rapport d'opposition réciproque, et deuxièmement que l'on puisse connaître, après avoir soustrait l'une de l'autre, suivant le cas, à laquelle des deux grandeurs appartient le résultat. Ainsi, dans l'exemple précédemment cité, nous aurions trouvé le même résultat si nous avions désigné par — la marche du navire sous le vent d'est et par + sa marche sous le vent d'ouest ; mais le résultat eût été précédé du signe —.

Voilà la source du concept mathématique de *grandeur négative*. Une grandeur est négative par rapport à une autre grandeur en tant qu'elle ne peut lui être réunie que par une opposition, c'est-à-dire, en tant que l'une fait disparaître dans l'autre une grandeur égale à elle-même. Nous avons bien affaire à un rapport d'opposition, et des grandeurs qui sont ainsi opposées se diminuent l'une l'autre d'une valeur égale, de sorte qu'aucune grandeur ne peut être qualifiée absolument de négative ; il faut dire au contraire que + a et — a d'une chose est la grandeur négative de l'autre ; mais, comme on peut toujours l'ajouter en esprit, les mathématiciens ont convenu un jour d'appeler négatives les grandeurs précédées du signe — ; à propos de quoi il ne faut pas oublier que cette dénomination n'indique pas une espèce particulière d'objets quant à leur nature intrinsèque, mais ce rapport d'opposition avec d'autres objets déterminés, marqués du signe +, pour être assemblés dans une opposition.

Pour tirer de ce concept ce qui est précisément l'objet de la philosophie, sans examiner particu-

lièrement les grandeurs, nous remarquons d'abord qu'il contient l'opposition que nous appelions réelle. Soit $+ 8$ de capitaux, $- 8$ de dettes passives : il n'est pas contradictoire de dire que tous deux appartiennent à une même personne. Cependant l'une détruit une partie égale à celle qui était posée par l'autre, et la conséquence est zéro. J'appellerai par conséquent les dettes des capitaux négatifs. Mais je ne signifierai pas par là qu'elles sont négations ou pure absence de capitaux, dans ce cas elles auraient le zéro pour signe, et le capital et les dettes réunis donneraient le montant de l'avoir, ce qui est faux ; j'entendrai au contraire que les dettes sont des raisons positives de la diminution des capitaux. Comme toute cette dénomination ne désigne jamais que le rapport de certaines choses entre elles, rapport essentiel à ce concept, il serait absurde de s'imaginer une espèce particulière d'objets, et de les appeler négatifs, car l'expression mathématique même de grandeurs négatives est par trop imprécise. Les objets négatifs signifieraient généralement des négations (*negationes*), or ce n'est pas du tout le concept que nous désirons établir. Il suffit au contraire que nous ayons expliqué déjà les rapports d'opposition qui le composent et qui consistent dans l'opposition réelle. Cependant pour faire voir en même temps dans les expressions que l'un des opposés n'est pas le contradictoire de l'autre, et que si celui-ci est quelque chose de positif, celui-là n'en est pas une pure négation, mais lui est opposé comme quelque chose d'affirmatif (ainsi que nous le verrons plus bas), nous dirons, suivant la méthode des mathématiques, que la mort est une naissance négative, la chute une ascension négative, le retour un départ négatif, afin que l'expression manifeste que

par exemple, la chute ne diffère pas simplement de l'ascension comme non-a de a, qu'elle est tout aussi positive que l'ascension, mais qu'en liaison avec elle, elle renferme avant tout le principe d'une départ négatif, afin que l'expression manifeste que, comme tout ici revient au rapport d'opposition, je puis appeler la mort une naissance négative, et la naissance une mort négative ; de même, les capitaux sont tout aussi bien des dettes négatives, que celles-ci des capitaux négatifs. Il est cependant préférable d'ajouter le nom de *négatif* à l'objet auquel on fait surtout attention, quand on veut indiquer son opposé réel. Par exemple, il est plus pertinent d'appeler les dettes des capitaux négatifs que de les qualifier de dettes positives, bien que la différence ne réside pas dans le rapport d'opposition lui-même, mais dans la relation du résultat de ce rapport au but visé en définitive. Je rappelle enfin que je me servirai de temps à autre de l'expression qu'une chose est la *négative* d'une autre. En disant que la négative de la naissance est la mort je ne veux pas faire entendre une négation de l'autre, mais quelque chose qui se trouve en opposition réelle avec l'autre.

Dans cette opposition réelle, la proposition suivante doit être considérée comme une *règle fondamentale* : l'incompatibilité réelle ne se produit qu'en tant que, étant donné deux choses comme principes positifs, l'une détruit la conséquence de l'autre. Admettons que la force motrice soit un principe positif, un conflit réel ne peut avoir lieu qu'autant qu'une autre force motrice étant en rapport avec elle, elles détruisent réciproquement leurs conséquences. Ce qui suit pourra servir de preuve universelle :

1) Les déterminations opposées les unes aux

autres doivent être rencontrées dans le même sujet. Car, supposé qu'une détermination se trouve dans une chose, et une autre détermination, n'importe laquelle, dans une autre chose, il n'en résulte aucune opposition véritable (a).

2) Il est impossible qu'une des déterminations opposées dans une opposition réelle soit la contradictoire de l'autre ; en ce cas, le conflit serait d'ordre logique et, comme nous l'avons montré, impossible.

3) Une détermination ne peut nier que ce qui a été posé par l'autre détermination ; car il n'y réside aucune opposition.

4) Elles ne peuvent pas, en tant qu'elles s'opposent réciproquement, être négatives toutes deux, car alors aucune ne poserait rien, qui fût supprimé par l'autre. Par conséquent, dans toute opposition réelle les prédicats doivent être tous deux positifs, mais de manière que dans la liaison les conséquences se suppriment réciproquement dans le même sujet. Ainsi, considérées en elles-mêmes, sont toutes deux positives des choses dont l'une est regardée comme la négative de l'autre ; mais leur réunion en un même sujet a zéro pour conséquence. La marche d'un navire vers l'Occident est un mouvement tout aussi positif que celle vers l'Orient ; seulement, si l'on a affaire au même navire, les distances parcourues se détruisent réciproquement, totalement ou partiellement.

Par quoi je n'ai pas voulu dire que ces choses, réellement opposées entre elles, n'enferment pas au reste beaucoup de négations. Un vaisseau qui se trouve poussé vers l'ouest ne fait pas route vers l'est ou le sud, etc..., et n'est pas non plus dans tous

(a) Nous traiterons dans la suite d'une opposition *potentielle*.

les lieux à la fois. Voilà autant de négations qui tiennent à son mouvement. Parmi toutes ces négations, seul ce qui subsiste de positif, non seulement dans le mouvement vers l'est mais aussi dans celui vers l'ouest, constitue l'opposition réelle dont la conséquence est zéro.

C'est ce que des signes généraux nous permettent d'expliquer de la manière suivante : Toutes les négations véritables qui, partant, sont possibles (car la négation de ce qui est posé en même temps dans le sujet est impossible) peuvent être exprimées par le signe zéro = 0, l'affirmation par tout signe positif, et la liaison dans le même sujet par + ou —. L'on reconnaît ici que les expressions $A + 0 = A$, $A - 0 = A$, $0 + 0 = 0$, $0 - 0 = 0$ (a), ne constituent pas des oppositions, et que dans aucune d'elles n'est supprimé ce qui a été posé. De même, $A + A$ n'est pas une suppression, et il ne reste que le cas suivant : $A - A = 0$, c'est-à-dire, que de choses dont l'une est la négative de l'autre, toutes deux sont A, et partant véritablement positives, mais de sorte que l'une supprime ce qui a été posé par l'autre.

Voici la *deuxième règle*, qui est proprement l'inverse de la première : partout où il y a un principe positif et où la conséquence est zéro, il y a une opposition réelle, autrement dit ce principe est lié à un autre principe positif qui en est la

(a) On pourrait penser que $0 - A$ est encore un cas qui a été omis ici. Ce cas est impossible dans le sens philosophique ; car quelque chose de positif ne peut jamais être retranché de rien. Si, en mathématique, cette expression est pratiquement exacte, cela vient de ce que le zéro ne modifie en rien l'augmentation ni la diminution par d'autres grandeurs : $A + 0 = A$ équivaut à $A - A$; le zéro est parfaitement inutile. L'idée qu'on en a fait dériver suivant laquelle des grandeurs négatives seraient *moins que rien*, est donc vaine et absurde.

négative. Si, en haute mer, un navire réellement poussé par le vent d'est ne parvient pas à se déplacer, proportionnellement du moins à la force du vent, il faut bien qu'un courant marin l'en empêche ; ce que je puis exprimer généralement de la manière suivante : la destruction de la conséquence d'un principe positif réclame toujours un principe positif. Soit un principe quelconque d'une conséquence b , la conséquence ne peut être zéro qu'en tant qu'il existe un principe de $-b$, c'est-à-dire de quelque chose de véritablement positif qui est opposé au premier : $b - b = 0$. Si la succession d'une personne enferme un capital de 10.000 thalers, la totalité de l'héritage ne peut égaler simplement 6.000 thalers, qu'à la condition que $(10.000 - 4.000 = 6.000)$ 4.000 thalers en aient été prélevés, aux fins de remboursements ou d'autres dépenses. Mais ce qui suit suffira à l'explication de ces lois.

Je livre, en manière de conclusion, ces quelques remarques : j'appellerai *privation (privatio)* la négation — conséquence — d'une — opposition réelle ; toute négation ne découlant pas de cette sorte d'incompatibilité doit porter ici le nom de *défaut (defectus, absentia)*. La dernière ne réclame pas de principe positif, mais simplement le défaut de principe positif ; quant à la première, elle possède un véritable principe de position et un principe égal qui lui est opposé. Le repos est, dans un corps, soit simplement un défaut, c'est-à-dire une négation du mouvement par l'absence de force motrice ; soit une privation, en tant qu'il existe une force motrice, mais que le mouvement conséquent est détruit par une force opposée.

DEUXIÈME SECTION

EXEMPLES PHILOSOPHIQUES DU CONCEPT DE GRANDEUR NÉGATIVE

I

Tout corps s'oppose, par l'impénétrabilité, à l'irruption, dans l'espace qu'il occupe, de la force motrice d'un autre corps. Mais comme il est, malgré la force motrice de l'autre, un principe de son repos, il s'en suit que l'impénétrabilité suppose dans les parties du corps une force véritable qui leur fait occuper ensemble un espace, et cette force n'est pas moindre que celle qui pousse un autre corps à s'emparer de cet espace.

Imaginez deux ressorts qui tendent l'un vers l'autre. Des forces égales les tiennent sans doute en repos. Introduisez entre eux un ressort d'une pareille élasticité ; il rendra par son effort le même effet et, suivant la règle de l'égalité de l'action et de la réaction, maintiendra les deux ressorts en repos. Substituez à ce ressort n'importe quel corps solide, vous obtiendrez le même effet, son impénétrabilité maintenant en repos les deux ressorts imaginés tout à l'heure. La cause de l'impénétrabilité est une vraie force, puisque son action équivaut à celle d'une force véritable. Donc, si vous appelez

attraction une cause, quelle qu'elle puisse être, en vertu de laquelle un corps en contraint d'autres à peser sur l'espace qu'il occupe ou à se mouvoir vers lui (mais il suffit ici que cette attraction soit simplement conçue), alors l'impénétrabilité est une *attraction négative*. Il est montré par là qu'elle est une cause aussi positive que toute autre force motrice dans la nature, et, comme l'attraction négative est au fond une véritable répulsion, les forces des éléments qui leur font occuper un espace, mais de sorte qu'eux mêmes le délimitent par le conflit de deux forces opposées entre elles, donnent lieu à de nombreuses explications dans lesquelles je crois être parvenu à une connaissance claire et certaine, et que j'exposerai dans un autre traité.

II

La psychologie nous donnera un exemple. Il s'agit de savoir si le déplaisir est seulement un défaut de plaisir ou bien un principe de la privation du plaisir, qui soit quelque chose de positif en soi, et non seulement l'objet contradictoire du plaisir, mais qui lui soit opposé en un sens réel, et si, par conséquent, nous pouvons appeler le déplaisir un *plaisir négatif*. Le sentiment intérieur nous apprend immédiatement que le déplaisir est plus qu'une simple négation. Car, quelle que soit la nature de ce plaisir, êtres finis nous aspirons toujours à certain plaisir possible. Celui qui absorbe un médicament ayant le goût de l'eau pure, a peut-être plaisir à espérer la santé ; du goût par contre il ne tire point de plaisir, et ce défaut n'est pas encore déplaisir. Donnez-lui un médicament à l'absinthe, voilà qu'il éprouve une sensation très positive ; nous n'avons

plus affaire ici au pur défaut du plaisir, mais à quelque chose qui est une cause véritable du sentiment et que nous nommons déplaisir.

Les éclaircissements précédents témoignent que le déplaisir est bien un sentiment positif. Mais en voici un exemple : On annonce à une mère spartiate que son fils a héroïquement combattu pour sa patrie. L'agréable sentiment du plaisir s'empare de son cœur. Mais on ajoute qu'il y a trouvé une mort glorieuse. Cette nouvelle diminue considérablement le plaisir premier, l'abaisse à un moindre degré ; appelez $4a$ le degré du plaisir occasionné d'abord, et mettez que le déplaisir soit simplement une négation $= 0$; les deux choses réunies expriment la satisfaction : $4a + 0 = 4a$; par conséquent l'annonce de la mort n'eût en rien diminué le plaisir, ce qui est inexact. Admettons que le plaisir éprouvé au récit de la bravoure $= 4a$, et que ce qui en reste après la cause deuxième, qui entraîna le déplaisir, $= 3a$; alors le déplaisir $= a$ et il est la négative du plaisir, c'est-à-dire $- a$; le plaisir définitif est donc : $4a - a = 3a$.

L'estimation de la valeur totale de tout le plaisir dans un état mixte serait absurde si le déplaisir était une simple négation et égalait zéro. Une personne devient propriétaire d'un domaine qui lui rapporte annuellement 2.000 thalers. Soit 2.000 le degré du plaisir occasionné par cette recette. Mais tout ce que ce propriétaire doit en retrancher, et dont il ne peut jouir, est un motif de déplaisir ; mettons qu'il dépense chaque année : rente foncière : 200 thalers ; gages des domestiques : 100 thalers ; réparations : 150 thalers. Si le déplaisir était une pure négation $= 0$, alors, tout compte fait, le plaisir que cette personne retirerait de son achat, serait de $2.000 + 0 + 0 + 0 = 2.000$, c'est-à-dire tout

aussi grand que si elle pouvait jouir du produit intégral. Il est clair maintenant qu'elle ne peut se réjouir de ces revenus que si après la déduction des redevances il lui reste quelque argent, et le degré de satisfaction est égal à : $2.000 - 200 - 100 - 150 = 1.550$. En conséquence, le déplaisir n'est pas simplement un défaut de plaisir, mais le motif positif de la suppression, totale ou partielle, du plaisir qui découle d'un autre principe ; c'est pourquoi j'appelle le déplaisir un *plaisir négatif*. Le défaut du plaisir aussi bien que du déplaisir, en tant qu'il dérive de l'absence de principes, s'appelle *indifférence (indifferentia)*. Le défaut du plaisir aussi bien que du déplaisir, dans la mesure où il dépend comme une conséquence de l'opposition réelle de principes égaux se nomme *équilibre (aequilibrium)* : le zéro se produit dans les deux cas, mais dans le premier cas nous avons tout simplement affaire à une négation, dans le second à une privation. La disposition de l'esprit dans laquelle il reste quelque chose de l'opposition de deux sensations, le plaisir et le déplaisir, d'inégale force, est *l'excédent de plaisir ou de déplaisir (suprapondium voluptatis vel taedii)*. M. de Mau-pertuis, dans son Essai de Philosophie Morale (11), tâcha, d'après de semblables concepts, de mesurer la somme de bonheur de la vie humaine ; mais ce problème est insoluble pour l'homme, parce que seuls peuvent être additionnés des sentiments homogènes et que dans les complications de la vie le sentiment diffère absolument suivant la diversité des émotions. Ce savant fut conduit par ses calculs à un résultat négatif, en quoi je ne puis pas lui donner mon assentiment.

Pour ces raisons on peut appeler *l'aversion un désir négatif*, la *haine un amour négatif*, la *laideur*

une *beauté négative*, le *blâme* un *éloge négatif*, etc... On pourrait ne voir ici qu'un fatras de mots. Mais ceux qui ont la plus petite connaissance des mathématiques n'ignorent pas combien il est avantageux que les expressions indiquent en même temps la relation à des concepts déjà connus. L'erreur dans laquelle cette négligence a précipité tant de philosophes, est manifeste. On s'aperçoit que le plus souvent ils traitent les maux comme de simples négations, bien qu'il ressorte évidemment de nos explications, qu'il existe des maux par défaut (*mala defectus*) et des maux par privation (*mala privationis*). Les premiers sont des négations, dont aucun principe ne fonde une position opposée, les derniers supposent des raisons positives de supprimer le bien dont un autre principe est réel, et sont un *bien négatif*. Ce dernier est un mal plus considérable que le premier. Ne pas donner est un mal par rapport au nécessaire, mais prendre, extorquer, voler, est par rapport à lui un mal considérable encore : *prendre* est un *donner négatif*. On pourrait indiquer quelque chose de semblable dans les rapports logiques. Les *erreurs* sont des *vérités négatives* (qu'on ne les confonde pas avec la vérité de propositions négatives), une *réfutation* est une *preuve négative* ; mais je crains de m'attarder trop longtemps sur ce point. — Je n'ai dessein que d'animer ces concepts, l'usage en éclairera l'utilité ; enfin, j'en donnerai quelques aperçus dans la troisième partie de cet essai.

III

La philosophie pratique de même, peut faire du concept d'opposition réelle un usage fécond. Le *démérite* (*demeritum*) n'est pas purement et simplement une négation, mais une *vertu négative* (*meritum negativum*). Le démérite est fonction de l'existence dans un être d'une loi intérieure (soit simplement la Conscience, soit la conscience d'une loi positive) qu'il enfreint. Cette loi intérieure est le principe positif d'une action bonne, et c'est pourquoi la conséquence ne peut être que zéro, puisque celle qui résulterait seulement de la conscience de la loi est supprimée. Nous avons donc affaire ici à une privation, à une opposition réelle, et non à un simple manque. Qu'on ne s'imagine pas que ceci ne concerne que les *fautes d'action* (*demerita commissionis*), et ne vaut pas en même temps pour les *fautes d'omission* (*demerita omissionis*). Un animal privé de raison ne pratique aucune vertu ; mais cette omission ne constitue pas un démérite (*demeritum*), car il n'y a eu aucune infraction à une loi intérieure. L'animal n'a pas été poussé à une action bonne par un sentiment moral intérieur, et le zéro, ou l'omission, n'a pas été déterminé comme conséquence d'une opposition à la loi morale ou de l'action d'un contrepoids. Elle n'est pas ici une privation, mais une négation par défaut de raison positive. Imaginez par contre un homme qui abandonne tel autre, dont il voit la détresse, et qu'il pourrait aisément secourir. Il entend dans son cœur la loi positive de l'amour du prochain ; cette loi, il l'étouffe, ce qui suppose une action intérieure réelle engendrée par des mobiles qui rendent

l'omission possible. Ce zéro est la conséquence d'une opposition réelle. Certains hommes éprouvent d'abord un chagrin réel à ne pas faire le bien vers quoi ils tendent naturellement ; l'habitude allège tout et cette peine enfin passe presque inaperçue. Par conséquent les péchés d'action ne diffèrent pas *moralement* des péchés d'omission, mais seulement quant à la *grandeur*. *Physiquement*, autrement dit d'après les conséquences extérieures, ils sont aussi bien d'espèce différente. Celui qui ne reçoit rien souffre d'un manque, et celui qui est volé d'une privation. Mais en ce qui concerne l'état moral de celui qui pèche par omission, il suffit pour le péché d'action d'un degré plus élevé d'action. De même que l'équilibre du levier nécessite une véritable force pour tenir simplement le fardeau en repos et qu'une minime augmentation de poids suffit à le mettre en mouvement du côté opposé ; de même celui qui ne paie pas ses dettes quand il le peut ruinera autrui dans certaines circonstances ; et celui qui ne paie pas ses dettes trompera un jour pour s'enrichir. Amour et *non-amour* s'opposent contradictoirement. Le *non-amour* est une véritable négation, mais en égard ou l'on a conscience d'une obligation d'aimer, cette négation est privation, qui n'est possible que par une opposition réelle. Et dans un pareil cas il n'y a qu'une différence de degré entre *ne pas aimer* et *haïr*. Toutes les omissions qui sont des défauts d'une plus grande perfection morale et non des péchés par omission, ne sont que de pures négations d'une certaine vertu, et ne sont pas privations ou démerite. Tels les défauts des saints et les fautes de belles âmes. Il manque un plus grand degré de perfection et le défaut n'est pas une manifestation de l'opposition.

On pourrait étendre davantage encore l'applica-

tion de ce concept aux objets de la philosophie pratique. Les *défenses* sont des *commandements négatifs*, les punitions des *récompenses négatives*, etc... J'aurai satisfait à mon projet si seulement l'utilité de cette pensée est généralement comprise. Je reconnais que les lecteurs éclairés se passeraient volontiers d'explication aussi détaillées ; mais il existe encore une espèce indocile de censeurs qui, munis toute leur vie d'un seul livre, ne comprennent rien que ce qu'il contient, et vis à vis desquels les développements les plus considérables ne sont pas superflus.

IV

Empruntons enfin un exemple à la physique. Il y a dans la nature beaucoup de privations résultant du conflit de deux causes agissantes, dont l'une supprime par opposition réelle la conséquence de l'autre. Mais il est souvent difficile de savoir si ce n'est pas simplement la négation du défaut parce qu'il manque une cause positive, ou bien si c'est la conséquence de l'opposition de forces véritables : on peut imputer le repos soit à l'absence de forces motrices soit au conflit de deux forces motrices qui s'entre-empêchent. — Je m'arrête un instant sur ce point. Le froid lui-même n'est sans doute qu'une négation de la chaleur, mais il est facile de voir qu'il est également possible en soi, sans principe positif. On comprend tout aussi facilement qu'il pourrait provenir de quelque raison positive : voilà la source véritable d'une certaine opinion sur l'origine de la chaleur. On ne connaît pas de froid absolu dans la nature, et si l'on en parle, on ne l'entend que d'une manière comparative. L'expé-

rience et les principes de la raison s'accordent à confirmer la pensée du célèbre Van Musschenbroek (12) suivant laquelle la caléfaction ne consiste pas dans l'ébranlement interne, mais dans le passage réel du feu élémentaire d'une matière dans une autre, bien que ce passage puisse probablement être accompagné d'un ébranlement interne en même temps que l'excitation de cet ébranlement fait sortir des corps le feu élémentaire. Par conséquent, si le feu élémentaire est en équilibre parmi les corps dans un certain espace, alors les uns par rapport aux autres, ces corps ne sont ni froids ni chauds. Mais si cet équilibre est rompu, la matière dans laquelle passe le feu élémentaire est froide par rapport au corps qui en est ainsi privé ; celui-ci par contre est dit chaud par rapport à celui dans lequel il fait passer cette matière de la chaleur. Dans ce changement, l'état de l'un s'appelle caléfaction, l'état de l'autre refroidissement, jusqu'à ce que tout retrouve son équilibre.

On conçoit maintenant le plus naturellement du monde que les forces d'attraction de la matière meuvent ce fluide subtil et élastique, et en remplissent la masse des corps jusqu'à ce qu'il soit partout en équilibre, si tant est que les espaces, dans le rapport des attractions qui y agissent, en soient remplis. Il est évident ici qu'une matière qui en refroidit une autre par contact, dérobe par une véritable force (d'attraction) le feu élémentaire qui emplissait la masse de l'autre corps, et que le froid de ce corps puisse être appelé *chaleur négative*, parce que est privation la négation qui en résulte dans le corps plus chaud. Mais l'introduction de cette dénomination ne servirait de rien ici et ne vaudrait guère mieux qu'un jeu de mots. Mon intention ne concerne que ce qui suit.

On sait depuis longtemps que les corps magnétiques ont deux extrémités opposées entre elles, que l'on nomme pôles, dont l'une repousse le pôle de même nom vers le pôle opposé, et attire ce dernier. Le célèbre Professeur Aepinus (13) a montré dans un traité sur la ressemblance de la force électrique avec la force magnétique, que des corps électrisés d'une certaine manière révèlent tout de même deux pôles, dont il appelle l'un *positif*, l'autre *négalif*, et dont l'un attire ce que l'autre repousse. Il suffit, pour observer très distinctement ce phénomène, de tenir assez proche d'un corps électrique un tube, mais de manière que celui-ci n'en tire pas d'étincelle. J'affirme à présent que dans les phénomènes de caléfaction ou de refroidissement, dans toutes les transformations du chaud ou du froid, particulièrement si elles sont soudaines, et qu'elles se produisent dans un milieu continu, on est sûr de rencontrer toujours comme deux pôles de la chaleur, dont l'un est positif, l'autre négatif, c'est-à-dire d'un moindre degré de chaleur, c'est-à-dire froid. On sait qu'à l'intérieur de divers caveaux, le froid augmente à mesure de l'échauffement par le soleil de l'air et de la terre extérieurs ; Matthias Bel (14), qui dépeint les monts Carpathes, remarque que c'est une habitude des paysans de la Transylvanie que de refroidir leur boisson en l'enfouissant dans la terre et en allumant par dessus un feu intense. Il apparait alors que la surface supérieure de la couche de terre ne pourrait s'échauffer positivement sans devenir la négative de ce qui se produit à une plus grande profondeur. Boerhave (15) rapporte qu'à une certaine distance le feu des forges a pu produire du froid. La même opposition semble régner en plein air, à la surface de la terre et particulièrement dans les changements subits. Jacobi (16)

relate dans certaine livraison du Magazine de Hambourg, que par les froids rigoureux qui affectent d'immenses pays, l'on découvre sur une longue étendue de terre des endroits où le climat est tempéré. Aepinus de même, trouva dans le tube dont j'ai parlé que les positions des électricités positives et négatives variaient depuis le pôle positif d'une extrémité jusqu'au pôle négatif de l'autre (17). Il semble que dans une quelconque région de l'air la caléfaction ne puisse commencer sans occasionner en même temps l'action d'un pôle négatif, c'est-à-dire le froid ; ainsi, le froid augmentant brusquement en un lieu sert-il à augmenter la chaleur dans une autre région, de même que si l'on refroidit brusquement dans l'eau la pointe ardente d'une tige de métal, la chaleur de l'autre extrémité augmente (a). Par conséquent, la différence des pôles de chaleur cesse aussitôt, à condition que la communication ou la privation ait eu le temps nécessaire à son expansion uniforme à travers toute la matière,

(a) Il me semble que les expériences, pour s'assurer des pôles opposés de la chaleur seraient faciles à réaliser. On utiliserait un tube horizontal de fer blanc, long d'un pied, et dont les deux extrémités seraient verticalement recourbées de quelques pouces. Si donc, après l'avoir rempli d'esprit de vin, on mettait le feu à une extrémité, tandis qu'à l'autre on plaçait un thermomètre, cette opposition négative ne tarderait pas à se manifester et à confirmer mes prévisions ; on pourrait encore, pour observer l'effet produit sur une extrémité par le refroidissement de l'autre, se servir d'un récipient d'eau salée dans un coin duquel on jetterait de la glace pilée. A ce propos je ferai une dernière observation, que je souhaite qu'on utilise et qui vraisemblablement porterait d'abondantes lumières sur l'explication du chaud et du froid artificiels dans la dissolution de certains mélanges. Je suis, pour moi, persuadé que différencier ces phénomènes revient à savoir si après le mélange intégral les fluides mélangés prennent des volumes plus grands ou moindres que ceux qu'ils avaient, considérés ensemble avant le mélange. Je prétends que dans le premier cas le thermomètre indiquera de la chaleur et dans le second du froid. Car si de ce mélange il résulte un « medium » plus dense, non seulement

tout de même que le tube du Professeur Aepinus n'indique qu'une seule espèce d'électricité dès qu'il a fait jaillir l'étincelle. Peut-être aussi ne faut-il pas attribuer seulement au défaut de moyens de caléfaction, mais à une cause positive, le grand froid de la stratosphère, c'est-à-dire que cette dernière devient négative comparativement à la chaleur, à mesure de la positivité de l'air inférieur et du sol. En général, la force magnétique, l'électricité et la chaleur semblent se produire par une matière intermédiaire unique. Toutes ensemble peuvent être provoquées par frottement et je présume qu'une expérimentation habile permettrait d'observer tout aussi bien dans les phénomènes de chaleur la différence des pôles et l'opposition de l'activité positive et négative. Le plan incliné de Galilée, le pendule de Huygens, le tube de mercure de Torricelli, la pompe pneumatique d'Otto Guericke et le prisme de verre de Newton nous ont dévoilé de grands mystères naturels. L'activité positive et négative des matières, surtout en électricité, dissimulent, suivant toute apparence, des vues importantes ; et j'espère bien qu'une postérité plus heureuse connaîtra les lois générales de ce qui nous apparaît pour le moment dans une confuse harmonie.

la matière attractive attire plus à soi l'élément du feu voisin, qu'elle ne le faisait tout à l'heure dans un espace égal, mais on peut encore présumer que le pouvoir d'attraction grandit plus qu'à proportion de la densité ; au contraire la force expansive de l'éther condensé croît, comme dans l'air, avec la densité, puisque, suivant Newton, les attractions qui ont lieu dans le voisinage des corps sont beaucoup plus nombreuses que celles qui se produisent à de grandes distances. Ainsi, le mélange, s'il est plus dense que, considérées ensemble avant le mélange, les deux choses mélangeables, exprime par rapport aux corps avoisinants l'excédent de l'attraction envers le feu élémentaire et le thermomètre indiquera du froid.

Universidade Federal do Rio G. do Norte

Biblioteca Central

TROISIEME SECTION

DE QUELQUES CONSIDÉRATIONS POUVANT PRÉPARER A L'APPLICATION DE CE CONCEPT AUX OBJETS DE LA PHILOSOPHIE

Je n'ai jeté jusqu'ici que quelques regards sur un objet d'une importance et d'une difficulté extrêmes. Quand, des exemples précédemment cités, on s'élève à des propositions générales, il est juste de craindre, sur une pente vierge, des faux pas dont peut-être on ne se rendra compte qu'ensuite. Je ne donne donc ce que j'ai à ajouter sur ce sujet que pour un essai très imparfait, bien que j'attende divers profits de l'attention que l'on voudra y porter. J'ai conscience que pareil aveu est une fort mauvaise introduction auprès de ceux dont on sollicite l'approbation, et qui, pour se laisser entraîner dans la direction qu'on veut leur voir prendre, réclament un ton dogmatique et hardi. Je ne m'attendris nullement sur le refus d'un assentiment de ce genre, et pense qu'il est conforme à une connaissance aussi épineuse que la métaphysique de soumettre d'abord ses réflexions à l'examen public sous la forme d'essais incertains ; car de les publier aussitôt avec

tout l'appareil d'une prétendue solidité et d'une parfaite conviction a pour effet ordinaire d'écartier toute possibilité d'amélioration et de rendre irrémédiables les défauts qui s'y peuvent rencontrer.

I

On comprend facilement pourquoi une chose n'est pas, pour autant que la raison positive de son existence fait défaut, mais il est moins aisé de comprendre comment ce qui existe cesse d'être. Par exemple, la représentation du soleil, engendrée par la force de mon imagination, occupe en ce moment mon esprit. L'instant suivant je cesse de penser à cet objet. La représentation qui était mienne disparaît de mon esprit et l'état le plus voisin du précédent en est la négation. Si je me contentais de déclarer, en manière d'explication, que la pensée a cessé d'être pour la raison que dans l'instant suivant j'avais cessé de la produire, la réponse ne différerait nullement de la question ; car il nous importe précisément ici de connaître comment une action qui a réellement lieu peut être interrompue, c'est-à-dire peut cesser d'être.

Je puis dire que *toute mort est une naissance négative*, car la destruction d'un positif existant aussi bien que sa production, quand il n'existe pas, nécessitent une cause réelle et véritable. La raison en est contenue dans ce qui précède. Soit a ; alors seulement $a - a = 0$; autrement dit : a ne peut être supprimé qu'en tant qu'une cause réelle, égale mais opposée, est liée à la cause de a . La nature corporelle en offre de multiples exemples. Un mouvement ne cesse jamais, tout à fait ou partiellement, sans qu'une force motrice, équivalente à celle qui

aurait pu produire le mouvement perdu, ne lui soit opposée. De même l'expérience interne de la suppression des représentations et des appétits, véritablement nés de l'activité de l'âme, s'accorde parfaitement avec ce qui précède. On ressent manifestement que faire disparaître et détruire une pensée pleine d'amertume exige une activité véritable, et souvent considérable. Qui veut reprendre son sérieux n'effacera que laborieusement la représentation qui excite au rire. Toute abstraction n'est rien que la destruction de certaines représentations claires que l'on dispose d'ordinaire de manière que ce qui reste soit représenté d'autant plus distinctement. Mais chacun sait quelle activité cela requiert, et l'on peut justement appeler *l'abstraction* une *attention négative*, c'est-à-dire un véritable « faire », une action véritable opposée à celle par quoi la représentation s'éclaircit et qui, en se combinant avec elle, produit le zéro ou le défaut de la représentation claire. Car, si elle était simplement une négation ou un manque, la mise en œuvre d'une force serait aussi peu nécessaire qu'il ne faut de force pour que j'ignore quelque chose dans le cas où je n'ai jamais eu de raison de l'apprendre.

La même nécessité d'un principe positif pour la suppression d'un accident interne de l'âme, se manifeste dans les triomphes remportés sur les passions, à propos de quoi l'on peut utiliser les exemples cités plus haut. Mais il arrive que nous ne remarquions pas distinctement en nous cette activité opposée, que nous n'en ayons pas conscience ; nous n'avons alors aucune raison suffisante de la mettre en doute. Je pense, par exemple, au tigre. Puis cette image disparaît pour faire place à celle du chacal. On ne peut assurément saisir en soi, dans le changement des représentations, aucun effort particulier de

l'âme, qui ait alors tendu à effacer une de ces représentations. Mais songez à l'activité admirable que dissimulent les tréfonds de notre esprit ; nous ne la remarquons pas dans son exercice, les opérations en sont multiples, mais chacune d'elles n'est représentée que très confusément. Tout le monde en connaît les signes, ne prenons pour exemple que les actions étonnantes qui se produisent en nous, à notre insu, quand nous lisons. On pourra consulter, entre autres ouvrages sur ce sujet, la Logique de Reimarus (18). Il faut juger par là que le jeu des représentations et généralement de toutes les activités de nos âmes, en tant que ses conséquences cessent après avoir réellement existé, suppose des actions opposées dont l'une est la négative de l'autre, en vertu de certains principes que nous avons examinés, bien que l'expérience intérieure ne puisse pas toujours nous en instruire.

Il suffit de porter son attention sur les raisons qui fondent cette règle pour se rendre compte qu'en ce qui concerne la *suppression* de *quelque chose* qui existe, il ne peut y avoir aucune différence entre les accidents de la nature spirituelle et les conséquences des forces agissantes dans le monde corporel, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent jamais être détruites que par la véritable force motrice opposée d'un autre corps, et qu'un accident intérieur, une pensée de l'âme, ne peut cesser d'exister sans une force véritablement agissante du *même* sujet pensant. Seules diffèrent les lois qui régissent ces deux espèces d'êtres : l'état de la matière ne peut être modifié que par des causes *extérieures* et celui d'un esprit peut l'être également par une cause *intérieure* ; la nécessité de l'opposition réelle reste néanmoins toujours la même dans les deux domaines.

Je remarque encore que ce concept serait bien illusoire si l'on s'imaginait avoir compris la suppression des conséquences positives de l'activité de notre âme en les appelant *omissions*. Il est tout à fait remarquable qu'à mesure que nous approfondissons nos jugements les plus ordinaires et les plus assurés, nous découvrons de pareilles illusions, lorsque nous nous satisfaisons de mots sans rien comprendre aux choses. Que je n'ai pas en ce moment une certaine pensée, si aussi bien elle n'existait pas tout à l'heure, voilà qui est suffisamment intelligible quand je dis : « Je cesse de penser à cela », car ces mots signifient alors le défaut du principe, d'où l'on saisit le défaut de la conséquence. Mais la réponse précédente n'a aucune valeur s'il s'agit de connaître pourquoi la pensée n'est plus en moi, qui il y a un instant s'y trouvait encore. Car ce non-être est maintenant une privation ; l'omission a désormais un tout autre sens (a) et manifeste la suppression d'une activité qui existait peu avant. Voilà la question que je me pose et où je ne me paie pas si facilement d'un mot. Il est besoin d'une grande circonspection dans l'application de la règle donnée à divers cas de la nature, afin que, par erreur, l'on ne tienne pas pour positif un négatif, ce qui survient aisément. Le sens de la proposition que j'ai introduite ici concerne la naissance et la mort de quelque chose de positif. Par exemple, l'extinction d'une flamme, faute de matière combustible, n'est pas une naissance négative, autrement dit : elle ne se fonde pas sur une force motrice véritable, qui soit opposée à celle par laquelle naît cette flamme. Car la continuation d'une flamme n'est pas la durée d'un mouvement déjà existant,

(a) Ce sens lui-même ne convient pas proprement au mot.

mais la génération continuelle de nouveaux mouvements d'autres émanations combustibles (a). L'extinction de la flamme n'est pas, par conséquent, la suppression d'un mouvement réel, mais le défaut de nouveaux mouvements et d'autres dissociations, précisément parce que manque la cause, à savoir la continuation de l'alimentation du feu en matières combustibles, ce qui doit donc être regardé non pas comme la suppression d'une chose existante, mais comme le défaut de la raison d'une position possible (la continuation du dégagement ou réaction chimique de combustion). Je n'écris ceci que pour donner motif à une réflexion plus approfondie ; quant aux personnes absolument inexpérimentées en cette matière, elles seraient assurément fondées à réclamer un supplément d'explications.

II

Les propositions que je pense présenter dans ce paragraphe me paraissent capitales. Mais je dois auparavant apporter au concept général de grandeur négative une précision que plus haut j'ai écartée à dessein, par crainte de divertir ou de surcharger l'attention. J'ai examiné jusqu'ici les fondements de l'opposition réelle en tant qu'ils posent *réellement*, dans un seul et même objet, des déterminations dont l'une est la négative de l'autre ; dans l'exemple des forces motrices du même corps suivant des directions exactement opposées entre

(a) Tout corps dont les parties deviennent subitement vapeurs et exercent conséquemment la répulsion, laquelle est opposée à la cohésion, projette du feu et brûle, parce que le feu élémentaire qui était tout à l'heure en état de compression se libère vivement et se propage.

elles, les principes suppriment réellement des deux côtés leurs conséquences, c'est-à-dire les mouvements. Cette *opposition* je l'appellerai donc *réelle*, (*oppositio actualis*). C'est à juste titre qu'on appelle différemment les prédicats qui qualifient des choses distinctes et dont l'un est la négative de l'autre, mais n'en détruit pas immédiatement la conséquence, en tant que chacun d'eux est d'une telle nature qu'il peut supprimer soit la conséquence de l'autre, soit du moins ce qui est exactement déterminé comme cette conséquence. Cette opposition là peut être dite *possible* (*oppositio potentialis*). Toutes deux sont réelles, c'est-à-dire distinctes de l'opposition logique ; toutes deux sont en usage dans les mathématiques et méritent de l'être également en philosophie. Lorsque deux corps sont mis en mouvement, l'un contre l'autre et avec des forces égales, sur une même ligne droite, ces forces, comme elles se communiquent aux deux corps à l'instant du choc, peuvent être appelées l'une la négative de l'autre, et à vrai dire dans le premier sens, par opposition réelle. Quand deux corps se déplacent en sens contraire sur la même ligne droite, de sorte qu'ils s'éloignent l'un de l'autre avec des forces égales, l'une de ces forces est la négative de l'autre ; mais comme en ce cas ils ne se communiquent pas leurs forces, ils ne sont opposés que potentiellement, parce que s'ils se heurtaient après avoir été mus l'un contre l'autre, chacun d'eux détruirait la force qu'enferme l'autre. C'est ainsi que je l'entendrai ensuite de tous les principes de l'opposition réelle dans le monde et non pas seulement de ceux qui conviennent aux forces motrices. Mais pour donner un exemple des autres, on pourrait dire que le plaisir qu'éprouve un homme et que le déplaisir qui est le fait d'un autre, sont en opposition potentielle, comme si

l'un devait supprimer réellement la conséquence de l'autre, en tant que dans ce conflit réel l'un anéantit souvent ce que l'autre crée suivant son plaisir. Puisque j'examine en ce moment d'une manière toute générale les deux sortes de principes qui sont réellement opposés, qu'on ne me demande pas de toujours animer et éclairer ces concepts par des exemples pris *in concreto*. Car, autant est immédiatement clair et intelligible tout ce qui participe des mouvements, autant demeurent en nous complexes et confus les principes réels non-mécaniques ; aussi est-il bien malaisé de rendre compréhensibles leurs rapports à leurs conséquences dans l'opposition ou dans l'accord. Je me contenterai donc d'exposer en leur sens général les propositions suivantes : *Première proposition : dans tous les changements naturels survenant dans le monde, la somme du positif n'est ni augmentée ni diminuée, en tant qu'on l'évalue en additionnant des positions semblables (non des positions opposées) et en soustrayant les unes des autres des positions réellement opposées.*

Tout changement consiste soit dans la position d'un positif non-existant, soit dans la suppression d'un positif existant. Mais le changement est naturel en tant que son principe aussi bien que sa conséquence appartiennent au monde. C'est pourquoi, dans le premier cas (position d'une chose qui n'existait pas) le changement est une *naissance*. L'état du monde avant ce changement est, par rapport à cette position, égal à zéro = 0, et, par cette naissance, la conséquence réelle est = A. J'ajoute que si A naît, — A doit naître également dans un changement naturel du monde ; en bref, il ne peut exister aucun principe naturel d'une conséquence réelle qui ne soit en même temps le principe d'une autre consé-

quence, qui en est la négative (a). Car, étant donné que la conséquence de rien = 0, excepté en tant que le principe est posé, la somme de la position ne renferme pas plus dans la conséquence que ce qui était contenu dans l'état du monde pour autant qu'il en renfermait le principe. Mais cet état de la position qui se trouve dans la conséquence, enfermait le zéro, autrement dit, l'état précédent n'enfermait pas la position qui doit être rencontrée dans la conséquence ; donc le changement qui en résulte dans le tout de l'univers d'après ses conséquences réelles ou potentielles, ne peut aussi qu'être égal à zéro. Comme, d'un côté, la conséquence est positive et = Λ , mais que cependant tout l'état de l'univers doit être zéro = 0, comme auparavant, par rapport au changement Λ , et que cela est impossible sauf dans le cas où il faut additionner $\Lambda - \Lambda$, il en résulte qu'il ne survient jamais naturellement dans le monde un changement positif dont la conséquence ne consiste en tout dans une opposition réelle ou potentielle qui se détruit. Mais cette somme donne zéro = 0, et comme avant le changement elle était également = 0, elle n'en sort ni augmentée ni diminuée.

Dans le deuxième cas (le changement consiste dans la suppression de quelque chose de positif) la conséquence est = 0. D'après le précédent paragraphe, l'état de l'ensemble du principe n'était pas simplement = Λ , mais $\Lambda - \Lambda = 0$. Par conséquent, suivant la méthode d'évaluation que je suppose ici,

(a) Ainsi, quand un corps en heurte un autre, il en résulte en même temps la production d'un nouveau mouvement et la suppression d'un mouvement semblable qui existait auparavant : (a) une barque on ne peut pousser un autre corps flottant dans une certaine direction sans être poussé soi-même dans la direction opposée.

il n'y a eu dans le monde ni augmentation ni diminution de la position.

Je vais tenter d'éclaircir cette proposition qui me semble capitale, et qui dans les changements du monde corporel est solidement établie comme une règle mécanique démontrée depuis longtemps. On l'exprime de la manière suivante : *Quantitas motus, summando vires corporum in easdem partes et subtrahendo eas quæ vergunt in contrarias, per mutuam illorum actionem (conflictum, pressionem, attractionem) non mutuatur...* ; bien qu'en mécanique pure l'on ne fasse pas dériver immédiatement cette règle du principe métaphysique dont nous avons déduit la proposition générale, sa justesse repose quand même en fait sur ce principe. Car la loi de l'inertie qui a forme de fondement dans la preuve habituelle tire simplement sa vérité de l'argument cité, ainsi que je pourrais le montrer si j'en avais le loisir.

L'explication de la règle dont nous nous occupons, dans le cas de changements non mécaniques, ceux par exemple qui surviennent dans notre âme ou qui en dépendent, est naturellement difficile, et ces effets aussi bien que leurs principes ne peuvent être exposés que d'une manière infiniment moins intelligible et claire que ceux du monde corporel. Je tâcherai néanmoins d'y jeter quelques lumières.

L'aversion (= conséquence d'un déplaisir positif) est aussi positive que le désir (= conséquence d'un plaisir). Le plaisir et le déplaisir, les désirs et les aversions que nous éprouvons à la fois et pour le même objet, sont en opposition réelle. Mais pour autant que le même principe est simultanément source de plaisir dans un objet et de déplaisir dans un autre, les principes des désirs sont en même temps principes d'aversion ; le principe d'un désir

est le principe de son opposé réel, encore que cette opposition ne soit que potentielle. De même, si nous considérons les mouvements des corps qui sur une même ligne droite s'éloignent l'un de l'autre suivant une direction opposée, quoique l'un d'eux ne tende pas à détruire le mouvement de l'autre, l'un de ces mouvements nous apparaît comme le négatif de l'autre, parce qu'ils s'opposent potentiellement. C'est ainsi qu'un certain degré de désir de la gloire est accompagné d'un degré d'aversion qui lui est proportionnel et cette aversion demeure potentielle, tant que les circonstances ne s'opposent pas réellement au désir ; le principe même du désir de gloire engendre dans l'âme le principe positif d'un pareil degré de déplaisir pour autant que les circonstances extérieures défavoriseraient et contrarieraient ce désir (a). Il en va tout autrement de l'être parfait : le principe de son souverain plaisir exclut toute possibilité de déplaisir.

Dans les opérations de l'entendement nous trouvons même que les idées s'obscurcissent à proportion de la clarification d'une certaine idée, si bien que le positif, qui devient réel dans un pareil changement, est lié à une opposition réelle et positive qui, si l'on additionne le tout d'après la méthode d'évaluation mentionnée, n'augmente ni ne diminue par le changement le degré du positif.

Voici la deuxième proposition : tous les principes réels de l'univers, si l'on additionne ceux qui s'accordent et si l'on en soustrait ceux qui sont opposés entre eux, donnent un résultat égal à zéro.

(a) Le sage Stoïcien devait anéantir toutes les inclinations de ce genre, pour ce qu'elles contiennent en même temps des germes de profonde insatisfaction et d'ennui qui, suivant le jeu incertain du cours du monde, peuvent annuler le prix de la jouissance première.

Prise en soi la totalité du monde n'est rien, en dehors du fait qu'elle est quelque chose de par la volonté d'un autre. Considérée en soi-même, la somme de toute réalité existante, en tant qu'elle est fondée dans le monde, est égale à zéro = 0. La positivité de toute réalité possible dans son rapport à la volonté divine n'entraîne pas la dissolution de l'être d'un monde. Mais il résulte nécessairement de cet être que l'existence de ce qui est fondé dans le monde est en soi et par soi égale à zéro. Conséquemment, la somme de ce qui existe dans le monde est positive dans son rapport à ce principe qui lui est extérieur, mais égale à zéro en rapport au principe réel intérieur. Vu l'impossibilité, dans le premier rapport, d'une opposition du principe réel du monde à la volonté divine, il n'y a à ce point de vue aucune destruction, et la somme est positive. Mais le résultat équivalent à zéro dans le deuxième rapport, il s'en suit que les principes positifs doivent se trouver dans une opposition telle, que considérés et additionnés ils donnent zéro.

APPENDICE AU PARAGRAPHE II

J'ai exposé ces deux propositions afin d'inviter le lecteur à méditer cet objet. Pour moi je confesse que je ne les saisis pas avec assez de clarté ni d'évidence dans leurs raisons. Je suis néanmoins convaincu que des essais incomplets, problématiquement exposés sur le plan de la connaissance abstraite, peuvent être extrêmement profitables au développement de la philosophie supérieure ; il advient souvent qu'un autre trouve plus facilement la clé d'un problème très obscur, que celui qui en fournit le prétexte et dont les efforts n'ont peut-être surmonté que la moitié des difficultés. Il me paraît que le contenu de ces propositions mérite d'être précisément examiné ; mais il faut bien en saisir le sens, ce qui n'est pas si aisé dans ce genre de connaissance.

- Du moins je veux tâcher de prévenir encore quelques méprises. Ne me comprendrait absolument pas, qui s'imaginerait que j'eusse voulu dire par la première proposition qu'en général la somme de la réalité n'est ni augmentée ni diminuée par les changements survenant dans le monde. Ma pensée n'est pas non plus que la règle mécanique citée en exemple permet de concevoir exactement le contraire. Car, le choc des corps produit tantôt une augmentation, tantôt une réduction de la somme des mouvements considérés en eux-mêmes. Seul le résultat, estimé suivant le mode précédemment exposé, demeure identique. Car les opposi-

tions ne sont souvent que potentielles, lorsque les forces motrices ne se détruisent pas réellement les unes les autres et que par conséquent une augmentation a lieu. Il faut toutefois, d'après l'estimation normalement adoptée, que ces forces soient soustraites les unes des autres.

De même, touchant l'application de cette proposition aux objets non mécaniques, on se méprendrait en s'imaginant que la perfection du monde ne pût pas augmenter. Car cette proposition ne nie pas la possibilité d'un accroissement naturel de la réalité en général. Au reste, c'est essentiellement dans ce conflit des principes réels opposés que réside la perfection du monde en général, tout de même que sa partie matérielle doit au conflit des forces la régularité de son cours. Enfin, il y a toujours un malentendu considérable à identifier la somme de la réalité et la grandeur de la perfection. Le déplaisir aussi bien que le plaisir est positif, mais qui pourrait l'appeler une perfection ? (19).

III

Il est souvent malaisé, à propos de certaines négations de la nature, de reconnaître si elles sont de simples défauts, dus à l'absence d'un principe, ou des privations résultant de l'opposition réelle de deux principes positifs. On en trouve des masses d'exemples dans le monde matériel. Les parties cohérentes de chaque corps se pressent les unes contre les autres avec de véritables forces (*d'attraction*) et la conséquence de ces efforts serait la réduction du volume si de véritables activités ne leur résistaient au même degré par la répulsion des éléments qui a pour effet le principe de l'impéné-

trabilité. Il y a donc repos ici, non parce que manquent des forces motrices, mais parce qu'elles agissent les unes contre les autres. On peut prolonger l'application de ce concept fort au-delà des limites du monde matériel. Il n'est pas nécessaire, quand nous croyons être spirituellement inactifs, que la somme des causes réelles de la pensée et de l'appétition soit moindre que dans l'état où quelques degrés de cette activité apparaissent à la conscience. Demandez à l'homme le plus cultivé, dans l'instant qu'il est désœuvré et en repos, de vous parler, de vous conter ses pensées. Il ne sait rien, il est sans réflexions déterminées ou sans jugements. Mais questionnez-le ou laissez-lui entendre vos propres jugements, fournissez-lui quelque prétexte ! Sa science se manifestera par une série d'activités dirigées de telle sorte qu'elles vous rendent possible, à vous, à lui, la conscience de ses idées. Sans doute eût-on pu déjà découvrir en elle les principes réels de ces idées, mais la conséquence était zéro vis-à-vis de la conscience. Ainsi le tonnerre, que l'art inventa pour détruire, repose dans l'arsenal d'un prince et attend silencieusement une guerre future, jusqu'à ce qu'une étincelle perfide le touche, et qu'il éclate, détruisant tous les lieux d'alentour. Les ressorts, continuellement prêts à se détendre, étaient retenus en lui par une puissante attraction et attendaient pour se libérer la première étincelle. Il y a quelque chose de grand, et, à mon avis, de très juste dans la pensée de M. de Leibnitz : L'âme, avec sa puissance de représentation, est en contact avec tout l'univers bien qu'une partie infime de ces représentations soit claire. En fait, toutes les espèces de concepts doivent reposer sur l'activité interne de notre esprit, comme sur leur principe. Certes des objets extérieurs peuvent enfermer la condition

sous laquelle ils se présentent d'une manière ou d'une autre, mais non la force de les produire réellement. La faculté de penser de l'âme doit contenir les principes réels de toutes ses pensées, et les phénomènes de connaissances qui apparaissent et disparaissent doivent être attribués, suivant toute apparence, à l'accord ou à l'opposition de toute cette activité. Ces jugements sont des éclaircissements de la deuxième proposition du numéro précédent.

En Morale il ne faut pas toujours considérer le zéro comme une négation du défaut, ni regarder une conséquence positive de plus de grandeur comme la preuve d'une grande activité dépensée en vue de cette conséquence. Insufflez à un homme dix degrés d'une passion qui dans un certain cas s'oppose aux règles du devoir, par exemple l'avarice ! Faites-le s'efforcer de douze degrés vers l'amour du prochain. Il sera bienfaisant et secourable de deux degrés. Imaginez un autre individu, avare de trois degrés, capable d'un acte de sept degrés conforme aux principes de l'obligation. Son action envers autrui aura une valeur de quatre degrés. Il est cependant incontestable que, pour autant que la passion supposée puisse être considérée comme naturelle et involontaire, la valeur morale de l'action du premier est supérieure à celle du second ; leur estimation d'après la force *vive* établirait toutefois que la conséquence de deux degrés est moindre que celle de quatre degrés. Il est donc humainement impossible de juger sainement du degré des intentions vertueuses d'autrui d'après ses actions ; celui-là seul est juge, qui voit au plus profond des cœurs.

IV

Si l'on veut tenter d'appliquer ces concepts à la fragile connaissance qu'ont les hommes de la divinité infinie, quelles difficultés n'assailleront pas nos plus grands efforts ! Comme nous ne pouvons tirer que de nous-mêmes les fondements de ces concepts, nous ne savons généralement que d'une manière confuse s'il nous faut transporter cette idée directement ou par l'intermédiaire de quelque analogie, à l'objet inconcevable. Simonide (20) demeure un sage, qui après plusieurs ajournements et hésitations répondit à son prince : « Dieu, il m'échappe à mesure que j'y réfléchis davantage ». Tel n'est pas le langage de la gent savante. Elle ne sait rien, n'entend rien, mais parle de tout et s'enorgueillit de ses palabres. Les principes de la privation ou d'une opposition réelle sont étrangers à l'Être suprême. En effet, tout étant donné en lui et à travers lui, aucune destruction interne n'est possible dans sa propre existence par l'entière possession de toutes les déterminations. C'est pourquoi le sentiment du déplaisir n'est pas un prédicat qui convienne à la divinité. L'homme ne désire jamais un objet sans détester son contraire effectivement, c'est-à-dire qu'alors la visée de sa volonté est non seulement l'opposé contradictoire du désir mais son opposé réel (l'aversion), à savoir la conséquence d'un déplaisir positif. Le désir d'un maître de bien éduquer son élève a pour opposé positif tout résultat non conforme à ce désir et qui devient par conséquent source de déplaisir. Les rapports des objets à la volonté divine sont d'une nature toute différente. Aucune chose extérieure n'est en Dieu

un principe de plaisir ou de déplaisir, car Il est parfaitement indépendant ; et ce plaisir pur n'habite pas l'être heureux par soi-même parce que le bien existe en dehors de lui, mais au contraire ce bien existe parce que l'éternelle représentation de sa possibilité et le plaisir qui en dépend sont le principe de l'accomplissement du désir. En comparant à cet état la représentation concrète de la nature du désir de tout être créé, on imagine que la volonté de l'incréé lui soit en quelque sorte étrangère ; ce qui vaut également pour les autres déterminations ; il y a certainement une infinie différence qualitative entre des choses qui ne sont rien par elles-mêmes et celle, l'unique, par quoi tout existe.

REMARQUE GÉNÉRALE

Comme le nombre des philosophes « profonds » (c'est le nom qu'ils se donnent) grossit chaque jour, lesquels pénètrent si subtilement toutes choses que rien même de ce qu'ils n'ont pu éclaircir et comprendre ne leur demeure caché, je présume que le concept de grandeur négative et le concept d'opposition réelle que je lui ai assigné pour fondement au début de cette étude, leur paraîtront fragiles et superficiels. Pour moi, qui ne me dissimule aucunement la faiblesse de mes aperçus et qui saisis péniblement ce que tous s'imaginent comprendre, je me flatte de mériter le secours de ces grands esprits ; que leur haute sagesse condescende à combler les lacunes dues à l'infirmité de mon entendement.

J'entends fort bien comment une conséquence est posée par un principe selou la règle de l'identité, parce que l'analyse des concepts l'y trouve contenue. C'est ainsi que la nécessité est un principe de l'immutabilité, l'assemblage un principe de la divisibilité, l'infinité un principe de l'omniscience, etc..., et je puis distinctement apercevoir cette liaison du principe et de la conséquence, parce que la conséquence est réellement identique à une partie du concept de principe, et que, en tant qu'elle est déjà comprise en lui, elle est posée par lui suivant la règle de l'accord. Mais comment quelque chose découle de quelque autre chose, et non suivant la

règle de l'identité, voilà ce que j'aimerais qu'on m'éclaircît. J'appelle principe logique la première espèce de principe parce que la règle de l'identité permet de regarder comme logique son rapport à la conséquence ; mais j'appelle réel le principe de la deuxième espèce, parce que, bien que ce rapport appartienne à mes concepts vrais, sa nature même ne se laisse réduire à aucune sorte de jugement (a).

Touchant ce principe réel et son rapport à la conséquence, voici, simplement présentée, ma question : Comment dois-je comprendre que, *parce que quelque chose est, quelque autre chose existe* ? Une conséquence logique n'est posée que parce qu'elle est identique au principe. L'homme peut faillir ; il doit cette faillibilité à la finitude de sa nature ; je découvre en effet par l'analyse du concept d'esprit fini que la possibilité d'erreur y est incluse, autrement dit, qu'elle est identique au contenu du concept d'esprit fini. Mais la volonté de Dieu contient le principe positif de l'existence du monde. La volonté divine est quelque chose ; le monde existant est une tout autre chose. Et cependant l'un pose l'autre. L'état où je me trouve en entendant le nom du Stagirite est quelque chose par quoi une autre chose, à savoir la pensée que j'ai d'un philosophe, est posée. De deux corps situés sur une même ligne droite, l'un A, est en mouvement, l'autre B en repos. Le mouvement de A est quelque chose, celui de B quelque autre chose, et cependant par l'un est posé l'autre. Analysez maintenant, autant qu'il vous plaira, le concept de volonté divine, vous n'y rencontrerez jamais un monde existant, comme s'il y était contenu et posé par l'identité : il en est de même dans les autres cas. Je

(a) Traduction Gilson (*l'Être et l'Essence*, p. 189.)

ne me paie pas non plus de mots tels que cause et effet, force et action. Car, quand je regarde une certaine chose comme la cause d'une autre ou que je lui attribue le concept de force, j'ai déjà conçu en elle le rapport du principe réel à la conséquence ; il est facile ensuite d'apercevoir la position de la conséquence suivant la règle de l'identité. Par exemple, la volonté toute puissante de Dieu permet de comprendre lumineusement l'existence du monde. La puissance signifie seulement ce quelque chose en Dieu, par quoi d'autres choses sont posées. Mais ce mot désigne déjà le rapport d'un principe réel à la conséquence que j'aimerais qu'on m'expliquât. Je remarque incidemment que je ne distingue pas, comme M. Crusius (21), de principe idéal et de principe réel. Son principe idéal est en effet identique au principe de connaissance ; il est aisé alors d'apercevoir que, du moment que je considère quelque chose comme un principe, je puis en tirer la conséquence. C'est pourquoi, d'après ses propositions, le vent du soir est un principe réel de nuages pluvieux et en même temps un principe idéal, puisqu'il me permet de les reconnaître et d'en augurer. Au contraire, d'après nos concepts, le principe réel n'est jamais un principe logique, et la pluie n'est pas posée par le vent en vertu de la règle de l'identité. La distinction que nous établissons plus haut entre l'opposition logique et l'opposition réelle, est parallèle à celle que nous reconnaissons maintenant entre le principe logique et le principe réel.

Le principe de contradiction me permet de saisir clairement la première, et je conçois comment, en posant l'infinité de Dieu, je supprime le prédicat de la mortalité, lequel contredit le premier. Mais comment par le mouvement d'un corps se trouve

détruit le mouvement d'un autre corps, et sans que ce dernier soit en contradiction avec le premier, voilà qui est une autre question. Si je suppose l'impénétrabilité qui se trouve en opposition réelle avec toute force qui cherche à pénétrer dans l'espace occupé par un corps, je puis déjà comprendre la destruction des mouvements ; mais j'ai alors réduit une opposition réelle à une autre. Que l'on tente à présent d'expliquer généralement et de rendre intelligible l'opposition réelle : *Comment parce qu'une chose existe, une autre chose se trouve-t-elle détruite ?* et que l'on tâche à en dire plus que je n'en ai dit, à savoir qu'elle est étrangère au principe de contradiction ! — J'ai médité la nature de notre connaissance en considération de nos jugements de principes et de conséquences, et je donnerai quelque jour un exposé détaillé du résultat de ces réflexions. Enfin, le rapport d'un principe réel à quelque chose qui a été par là posé ou détruit ne peut absolument pas être exprimé par un jugement, mais seulement par un concept, que l'analyse permet de réduire à des concepts plus simples de principes réels, et de manière qu'enfin toute notre connaissance de ce rapport se résolve en concepts simples et inanalysables de principes réels, dont on ne peut nullement éclaircir le rapport à la conséquence. En attendant, les esprits d'une intelligence extraordinaire utiliseront les méthodes de leur philosophie aussi loin qu'elles pourront avancer dans une pareille question.



NOTES

(1) p. 73 : « De tout cela il s'ensuit qu'il ne convient pas à la nature de la philosophie, surtout dans le champ de la raison pure, de prendre des airs dogmatiques et de se parer des titres et des insignes de la mathématique, puisqu'elle n'appartient pas à l'ordre de cette science, bien qu'à la vérité elle ait tout lieu d'espérer être avec elle en union fraternelle ». (C. R. PURE, *Théorie transcendante de la méthode*, chap. 1^{er}, 1^{re} Section).

(2) p. 73 : On peut confronter ce paragraphe avec la première considération de la Recherche...

(3) p. 74 : « La géométrie me permet d'établir sûrement que l'espace ne consiste pas en parties simples... » (Recherche..., Deuxième Considération, exemple...).

(4) p. 74 : Le mémoire d'Euler est intitulé : « Réflexions sur l'espace et le temps ».

Léonard EULER, né à Bâle en 1707, mort à Saint-Petersbourg en 1783, mathématicien, élève de Jean Bernouilli.

Principaux ouvrages :

Théorie nouvelle de la lumière (1746).

Introduction à l'analyse des infiniments petits (1748).

Institutions du calcul différentiel et intégral (1755-1770).

Lettres à une princesse d'Allemagne sur quelques sujets de physique et de philosophie (1768-1772).

(5) p. 750 Il ne semble pas que Kant ait jamais considéré l'infinitésimale à titre de discipline autonome. En 1763, dans l'*Essai*, il se contente de la rattacher à la continuité du temps et du mouvement... » (Brunschvicg, *Étapes de la philosophie mathématique*, n° 153).

- (6) p. 75 : Voici le titre exact de l'ouvrage de CAUSIUS : « Einleitung, über natürliche Begebenheiten ordentlich und vorsichtig nachzudenken ».

Remarquons que le paragraphe 295 appartient à la première et non à la deuxième partie de cet ouvrage.

Christian Auguste CAUSIUS (1715-1775), philosophe allemand, adversaire du panlogisme leibnizien et wolffen.

- (7) p. 76 : « Puisque dans les dissolutions métalliques les menstrues n'attirent qu'en petit nombre les parties du métal, leur force attractive ne peut s'étendre qu'à petite distance. Et comme en algèbre les quantités négatives commencent où les affirmatives finissent ; de même en mécanique, la force répulsive doit commencer d'agir où la force attractive vient à cesser. »

NEWTON, « Optique », Question 31 (que nous citons dans la traduction de Marat, Paris, 1787).

- (8) p. 76 : Abraham Gotthelf KAESTNER (1719-1800), poète et mathématicien allemand ; professeur à l'Université de Göttingen. Il publia en 1758 « Anfangsgründe der Arithmetik, Geometrie, ebenen und sphärischen Trigonometrie, und der Perspektiv ».

En 1760 : « Anfangsgründe der Analysis endlicher Grössen » ; « Anfangsgründe der Analysis des Unendlichen ».

En 1766 : « Anfangsgründe der höheren Mekanik ».

- (9) p. 79 : Voir U. F., 3^e Considération, 6.

- (10) p. 81 : Sur le *nombre négatif*, interprété comme *dette* par les Hindous, voir H. G. ZEUTHEN, « Geschichte der Mathematik im Altertum und Mittelalter » (Copenhague, 1896), p. 280 :

« Die rechnenden Inder... kümmerten sich nicht in wie weit eine Grösse auf der einen Seite des Gleichheitszeichens wirklich positiv oder negativ war, wenn eben die gesuchte Grösse negativ war, sie allerdings oft eine solche Wurzel aus der sie auch verstanden sie dadurch mit ihr zu bezeichnen sie als *Schuld* bezeichneten. »

- (11) p. 92 : « En général, l'estimation des biens ou malheureux est le produit de l'incertitude du plaisir »

ou de la peine par la durée. » (Essai de philosophie morale, chap. I.)

Le chapitre II du même essai est intitulé : « Que dans la vie ordinaire la somme des maux surpasse celle des biens. »

- (12) p. 97 : Pierre van MUSSCHENBROEK (1692-1761), physicien hollandais. Professeur à l'Université de Leyde, il y découvrit le phénomène de la commotion électrique, connu sous le nom d'expérience de Leyde.

KANT se réfère au chapitre XXVI (De igne) de ses « *Elementa physicae* » (Traduction allemande de Gottsched, 1747).

- (13) p. 98 : Franz Ulrich ARPINUS, né à Rostock (1724), mort à Dorpat (1802), fut longtemps professeur de physique à Pétersbourg.

Son « *Sermo Academicus de similitudine...* » parut en 1758 ; l'année suivante, le *Magazine de Hambourg* (T. 22), en publia la traduction.

Son ouvrage « *Tentamen theoriae electricitatis et magnetismi* » compte parmi les plus importants de l'histoire de l'électricité. Aepinus élabora également une théorie du condensateur électrique et de l'électrophore.

- (14) p. 98 : Matthias BELL (1684-1749), théologien et historien hongrois, devint historiographe de Charles VI.

Il écrivit une histoire et une géographie de la Hongrie : « *Notitia Hungariae nova historico-geographica* », Vienne, 1735-1742.

- (15) p. 98 : Hermann BOERHAAVE (1668-1738), médecin et chimiste hollandais. La traduction allemande de son mémoire « *De Mercurio experimenta* » (1733-1736), parut en 1753 dans le *Magazine de Hambourg*.

- (16) p. 98 : Johann Friedrich JACOBI (1712-1791), maître de philosophie à l'Université de Gottingen.

KANT fait allusion à un article du *Magazine de Hambourg* (T. 21).

- (17) p. 99 · Voir sur ce point : J. PRIESTLEY « *Geschichte und gegenwärtiger Zustand der Electricität, nebst eigentümlichen Versuchen* », Berlin 1772. (3^e partie, 2^e section : « *Die Theorie der positiven und negativen Electricität* ».)

- (18) p. 104 : Reimarus, *Vernunftlehre* (Hamburg et Kiel, 1756), 35.
- (19) p. 114 : En 1755 (dans l'*Allgemeine Naturgeschichte und Theorie des Himmels*), et contre la thèse anthropomorphique qui prétend que la nature se règle sur des désirs et des interventions humaines et en retire plus de perfection, KANT rétorque que « la nature, bien qu'elle soit essentiellement déterminée à la perfection et à l'ordre, comprend en elle dans l'étude de sa diversité, toutes les modifications possibles et jusqu'aux défauts et aux perturbations. C'est la même inépuisable fécondité qui a produit les globes célestes et les funestes écueils, les contrées inhabitables et les solitaires thébaïdes, les vertus et les vices » (DELBOS, « La philosophie pratique de Kant », p. 76).
- (20) p. 117 : Simonide de Céos (556-467 avant Jésus-Christ), poète grec.
- (21) p. 121 : *Metaphysik*, § 34 ; *Logik*, § 140.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| PRÉFACE | 7 |
| INTRODUCTION | 9 |
| ESSAI | |
| POUR INTRODUIRE EN PHILOSOPHIE | |
| LE CONCEPT DE GRANDEUR NÉGATIVE | |
| AVANT-PROPOS | 73 |
| SECTION I. — <i>Explication du concept de grandeur négative en général</i> | 79 |
| SECTION II. — <i>Exemples philosophiques du concept de grandeur négative</i> | 89 |
| SECTION III. — <i>De quelques considérations pouvant préparer à l'application de ce concept aux objets de la philosophie</i> | 101 |
| REMARQUE GÉNÉRALE | 119 |
| NOTES | 123 |

14 Kant
K16e

37512/79

Autor

KANT, Emmanuel

Título Essai pour introduire en phi-
losophie le concept de ...

Devolver em

NOME DO LEITOR

37512



EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

- BASCHE (Victor).** — Essai critique sur l'Esthétique de Kant. Nouvelle édition augmentée. 1927, 1 vol. in-8 de 687 pages 600
- BAILLOT (A.).** — Influence de Schopenhauer en France, étude suivie d'un Essai sur les sources françaises de Schopenhauer. Paris, 1927, 1 vol. in-8 de 440 pages 400
- BARBAT (Virgile J.).** — Nietzsche, tendances et problèmes. Zurich et Lausanne, 1911, in-8 broché de 446 pages 300
- BOUTROUX (Emile).** — La Philosophie de Kant. Cours professé à la Sorbonne de 1894-1896. 1 vol. in-8 de 374 pages 350
- Etudes d'histoire de la Philosophie allemande. 1926, 1 vol. in-8 de 257 pages 300
- De la Bibliothèque d'histoire de la Philosophie.
- BRUNNER (Constantin).** — Spinoza contre Kant et la cause de la vérité rituelle. Traduit et précédé d'un avant-propos par Henri LURIE. 1933, in-8 broché de 106 pages 120
- GOUHIER (Henri).** Professeur à la Sorbonne. — Histoire philosophique du sentiment religieux en France : La philosophie de Malebranche et son expérience religieuse (Deuxième édition). Un vol. (25 x 16) de 432 pages..... 600
- Histoire philosophique du sentiment religieux en France : Les Conversions de Maine de Biran. Un vol. (25 x 17) de 440 pages..... 750
- La Pensée religieuse de Descartes. Paris, 1924, 1 vol. in-8 de 328 pages 350
- Essais sur Descartes. Essais d'Art et de Philosophie..... Réimpression
- La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du Positivisme. — I. Le signe de la Liberté. 1933, 1 vol. in-8 de 313 pages..... Ép
- La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du Positivisme. — II. Saint-Simon jusqu'à la Restauration Ép
- La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du Positivisme. — III. Auguste Comte et Saint-Simon. 1941, un vol. in-8. 433 pages..... 450
- La Philosophie et son histoire 150
- KANT (Emmanuel).** — Pensées successives sur la Théodicée et la religion. Considérations sur l'Optimisme (1759). — L'unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu (1783). — Sur l'insuccès de tous les essais de Théodicée (1791). — La fin de toutes choses (1749). Traduit et Introduction par Paul FESTUGIERE. 1931, in-8 broché de 178 pages.....
- LE CHEVALIER (L.).** — La morale de Leibniz. 1933, 1 vol. in-8 de 235 pages. — L'œuvre morale de Leibniz, la nature de l'homme. — L'appréhension de la réflexion. — La vie morale, l'obligation morale et la volonté divine. — La morale de Leibniz et la morale de Kant.
- MERY (M.).** — Essai sur la Causalité phénoménale selon Schopenhauer. 1 volume (25 x 16) de 72 pages 700
- SAVIOZ (R.).** — La Philosophie de Charles Bonnet de Genève. 1933, 1 vol. (21 x 15) de 303 pages 300